

90°

AUTOMNE

2023

POUR PENSER
ET RACONTER
LE CHANGEMENT
DE CAP

 **colibris**
LE MOUVEMENT

**GÉNÉRATION
BASCULE**



90° / numéro 3 / automne 2023

Directeur de la publication : Nicolas Bayart

Directrices de la rédaction : Gabrielle Paoli et Anne-Sophie Novel

Illustrations : Marine de Francqueville

Communication : Gregory David

Mise en page : Christophe Dréano

Corrections : Vincent Langlois

Ont contribué à l'écriture de ce numéro : Valentin Bertron, Mélanie Brisard, Maud Cadoret, Aude Cazorla, Pauline Fricot, Florian Gourdin, Margaux Longeroche, Sophie Vanel

Diffusion et distribution Interforum-Volumen, via Les petits matins. Les petits matins, 10 rue de Chantilly, 75009 Paris

Imprimeur : Imprimerie Graphique de l'Ouest (IGO), BP 16, chemin des Amours, 85170 Le Poiré-sur-Vie

Cette revue est imprimée sur papier PEFC (certification forestière qui promeut la gestion durable des forêts)

NUMÉRO ISBN : 978-2363833884

90° est une publication du Mouvement Colibris, 18-20 rue Euryale-Dehaynin, 75019 Paris.



Pour améliorer l'accès à la connaissance, les textes de cette revue sont soumis à la licence **Creative Commons BY-SA 4.0**. Cela signifie que Colibris autorise la redistribution et la réutilisation libre de ses textes pour n'importe quel usage, y compris à des fins commerciales. Seules contraintes : l'auteur doit être précisé (nom de l'auteur - éditeur : Colibris / Revue 90° - URL de la source), et tout travail dérivé de ces contributions doit être sous publié dans les mêmes conditions, c'est-à-dire sous la même licence.

Les illustrations de Marine de Francqueville sont protégées par le droit d'auteur. Elles ne peuvent pas être reproduites, copiées, modifiées ou diffusées sans autorisation expresse préalable de leur autrice.

NOS REMERCIEMENTS À TOUTES CELLES ET CEUX QUI ONT RENDU CETTE AVENTURE ÉDITORIALE POSSIBLE

Lancer une revue en librairie est, de nos jours, un acte un peu fou ! Nous le sommes, sans doute ; confiants aussi car, dans cette aventure, vous êtes à nos côtés. Celle-ci n'est pas (seulement) l'affaire d'une petite tribu rédactionnelle et d'une illustratrice talentueuse : 90° est d'abord l'aventure d'un mouvement, Colibris, qui œuvre partout dans les territoires pour une transition écologique et solidaire. 90° est aussi le produit de plusieurs rencontres, humaines et professionnelles fécondes.

Nous souhaitons exprimer notre sincère gratitude à la **Fondation SNCF** et plus particulièrement à Laetitia Gourbeille, Élodie Calloc'h et Fabienne Constance pour leur soutien financier et humain, ainsi que pour leur enthousiasme et leur professionnalisme dans l'accompagnement du Programme Jeunes du Mouvement Colibris.

Nous tenons également à remercier chaleureusement l'**Imprimerie Graphique de l'Ouest**, notre partenaire imprimeur depuis le premier numéro.

Notre gratitude va, enfin, aux éditions **Les petits matins**, et notamment à Olivier Szulzynger, Marie-Édith Alouf et Macha Dvinina, pour nous avoir guidés et soutenus dans la diffusion de 90° auprès du réseau des librairies. Notre reconnaissance va aussi aux représentants d'Interforum, qui ont mis en avant notre revue auprès des libraires, et à ces derniers pour vous la proposer.

N'hésitez pas à nous contacter pour partager vos réactions et propositions ou nous poser des questions à l'adresse suivante :

revue90@colibris-lemouvement.org

par **Anne-Sophie Novel**
et **Gabrielle Paoli**

« **Q**uand vous travaillerez depuis 35 ans comme moi, vous viendrez me donner des leçons! » Ces propos ont été tenus en mai 2023 lors d'une conférence donnée à La Sorbonne par la ministre Isabelle Lonvis-Rome, en guise de réponse à une étudiante qui la questionnait sur son soutien à la réforme des retraites. Sur les réseaux sociaux, la journaliste Salomé Saqué relaie la séquence : « *C'est précisément pour répondre à ce type de mépris adressé aux jeunes que j'ai écrit Sois jeune et tais-toi.* » Lasse du discrédit ambiant toujours prompt à renvoyer les jeunes à la case « tu ne diras plus ça dans quelques années », la journaliste de *Blast* a entrepris dans son livre, paru au printemps, de montrer que les accusations contre la jeunesse sont infondées et délétères. Et c'est pour aborder cette question compliquée au travers d'un regard neuf et stimulant que nous ouvrons ce numéro de 90° avec une interview exclusive de Salomé Saqué.

Mais, en amont des critiques qui lui sont adressées, c'est le terme de « jeunesse » que nous entendons questionner. Cela a-t-il du sens de regrouper dans une seule catégorie les « 18-25 ans » du fait de ce seul dénominateur commun, l'âge ? Elle réunit en effet en son sein d'innombrables différences – les jeunes sont des filles, des garçons, des citadins, des ruraux, des riches, des pauvres, des travailleurs, des diplômés, des discrets, des grandes gueules, des cassés, des rêveurs... Et pourtant, il nous semble que cet ensemble, malgré son hétérogénéité, existe bel et bien car, en plus du nombre d'années, Les jeunes partagent l'essentiel : un destin. Et c'est bien pour cette raison qu'on se le dit tout le temps : jeunes et écologie, ça coule de source.

Oui, mais dans quel sens, exactement ? En tant que « génération sacrifiée » ayant subi le covid et devant affronter des conditions de vie plus compliquées en raison des bouleversements écologiques en cours ? En tant que jeunesse stupéfiante qui réinvente, si tôt, si vite et si fort, tout ce qu'elle peut : la politique, l'amour, le corps, le sexe, le travail, le goût du monde... ? Car, si nous leur reprochons beaucoup de choses, nous sommes aussi souvent dépassés et bousculés dans nos valeurs par la créativité, la radicalité et l'audace de celles et ceux qui, parfois, semblent avoir grandi trop vite.

Parce que nous avons été jeunes – oui ! –, parce qu'ils sont insaisissables et parce que les événements de ces dernières années nous placent, avec eux, dans une urgence d'agir inédite, nous – leurs aînés – devons dépasser la projection sur ces générations de nos fantasmes, de nos peurs et de nos incertitudes.

Place à cette jeunesse, donc. En 2022, le Mouvement Colibris a lancé une grande campagne destinée à écouter, soutenir et diffuser ses aspirations et ses ambitions. Ce troisième numéro de 90° s'inscrit dans cette dynamique : que ces jeunes nous parlent donc de leurs rêves, leurs craintes, leurs initiatives, leur diversité aussi... Dans ces 3 grands domaines que sont le mode de vie, l'engagement et le travail, nos 8 journalistes, âgés de 22 à 28 ans, sont partis enquêter auprès de leurs semblables pour en savoir plus. Une jeune illustratrice, Marine de Francqueville, s'est quant à elle chargée, avec délicatesse et poésie, de mettre en couleurs leurs mots.

4

INTRODUCTION

« Nous avons le droit à la parole », proclame la jeune journaliste **Salomé Saqué**

5

8

MODE DE VIE

Habitat, alimentation, amour, numérique...
une réinvention au quotidien

- 9** Des jeunes construisent collectivement leur résilience au moulin de la Goulette
- 12** La Zad, une voie pour « construire le monde d'après »
- 15** La biodiversité, ils renouent avec elle pour mieux la protéger
- 19** De la fourchette à la fourche, le défi alimentaire à la table des jeunes
- 25** Pourquoi les jeunes réinventent-ils l'amour ?
- 29** La double vie de L_nny

32

ENGAGEMENT

Les jeunes d'aujourd'hui s'engagent-ils encore ?
Oui, mais différemment !

- 33** « Le regard paternaliste des adultes a toujours existé » : l'historienne **Yolande Cohen** revient sur les spécificités de la lutte politique des moins de 30 ans
- 37** Jeunesse et politique, c'était mieux avant ?
- 41** Ruraux et écolos, une jeune génération à l'engagement terre à terre
- 43** Éco-anxiété, comment en parler ?
- 49** Quand la jeunesse fait corps avec la cause écologique
- 52** Être ou ne pas être parent ? Telle est la question
- 55** Quand les jeunes artistes français changent de disque pour la planète

60

TRAVAIL & REVENUS

Les contours d'un nouveau rapport à l'activité professionnelle

- Ne plus perdre sa vie à la gagner **61**
- Quand fin du mois rime avec fin du monde **65**
- Les déserteurs : ils sont venus vous dire qu'ils s'en vont **69**
- Être jeune, un atout pour inventer son métier **73**

78

**DES RESSOURCES
POUR ALLER PLUS LOIN**



INTRODUCTION

«**Nous avons le droit à la parole**»,

**proclame la jeune journaliste
Salomé Saqué**

Dans son livre *Sois jeune et tais-toi* (Payot, 2023), la journaliste Salomé Saqué dépeint les attentes et les souffrances de sa génération, marquée par la crise écologique et la montée des inégalités sociales. Une plongée dans la réalité de ce que veut dire être jeune aujourd'hui en France, qui invite la génération des «boomers» à davantage d'empathie.

I

💧 Pour quoi et pour qui avez-vous écrit ce livre ?

Salomé Saqué : Ce livre a pour but d'expliquer ce que vivent les jeunes en France en 2023 et les différents défis auxquels ils font face : la crise économique, l'urgence écologique, la crise géopolitique, la transformation de l'information. Et ce qui en découle, finalement, c'est une grande incertitude face à l'avenir.

Mais mon objectif est aussi de parler aux plus âgés – à ceux de la génération des «boomers¹», mais pas uniquement – pour leur signifier qu'être jeune aujourd'hui ce n'est pas la même chose que dans les années 1970. Idéalement, mon livre est un livre qu'un jeune lirait, qu'il passerait à ses parents ou à ses grands-parents et inversement. C'est un livre qui circulerait entre les générations et les réconcilierait.

💧 « *Sois jeune et tais-toi* » : pourquoi ce titre ?

S.S. : Je me suis toujours dit que, si j'écrivais un livre, il s'appellerait comme ça. Personne ne m'a jamais dit mot pour mot cette phrase, mais c'est une expression que j'ai eu l'impression d'entendre à de nombreuses reprises. « *Tu verras quand tu seras plus vieille, tu changeras !* » ou « *La jeunesse, la fougue, la passion... mais tu verras quand tu seras plus grande* », comme si on n'accordait pas de crédit à ma parole parce que j'étais jeune et que je n'avais pas l'expérience nécessaire pour comprendre le monde et exiger des changements.

💧 Vous parlez de « réconcilier les générations ». Existe-t-il un conflit générationnel ?

S.S. : Oh, oui, il y a un conflit générationnel très clair, mais qui est sourd. Nous ne voulons pas le voir ou nous avons du mal à le nommer. Selon moi, il prend principalement racine dans la posture des plus âgés qui ont la parole dans une majorité de médias et dirigent nombre de leurs attaques contre les jeunes – égoïsme, paresse, désengagement, narcissisme...

Il s'agit d'une vision de la jeunesse péjorative, à laquelle ce livre essaie de répondre, enquête de terrain à l'appui. Mais je ne veux pas non plus rentrer dans les clichés inverses : je parle évidemment d'une tendance, et non de l'intégralité des jeunes ou des plus âgés.

Ces reproches sont d'autant plus injustes que c'est la jeunesse d'aujourd'hui qui devra gérer les conséquences du modèle productiviste développé à la fin de la Seconde Guerre mondiale par les générations précédentes qui la critiquent. Comme depuis toujours, les jeunes gèrent le résultat de décisions qu'ils n'ont pas prises, à une époque où ils n'étaient même pas nés. Or la situation est particulière aujourd'hui :

non seulement les jeunes assument les erreurs passées, mais ils sont critiqués et doivent vivre avec un manque total d'empathie et de compréhension d'une partie des plus âgés.

Face à ce constat, il est nécessaire de rétablir une forme de communication bienveillante entre les générations. Il y a un conflit d'intérêts, c'est-à-dire qu'une personne de 70 ans aujourd'hui n'aura pas à vivre sur la planète sur laquelle nous, nous allons vivre. On a donc non seulement besoin que cette personne ait de l'empathie pour nous et les générations qui arrivent, mais aussi qu'elle se mobilise pour nous aider. Et cela même si ce n'est pas forcément dans son intérêt immédiat !

💧 L'urgence écologique joue-t-elle un rôle dans ce conflit générationnel ?

S.S. : C'est justement la crise climatique qui fait du conflit générationnel actuel un conflit inédit. Car si chaque génération a toujours été dépendante des décisions de la précédente, le changement climatique donne à ces décisions passées un caractère de plus en plus irréversible. Le temps est arrivé où les jeunes ne pourrons plus revenir en arrière.

Nous avons donc le droit de réclamer un monde plus juste, qui respecte les limites planétaires, de réclamer une société dans laquelle nous pouvons évoluer sans craindre le changement climatique et ses conséquences.

💧 Beaucoup de jeunes ne se mobilisent pas, comment expliquez-vous cela ?

S.S. : Comment peut-on demander à des jeunes de se mobiliser quand ils n'arrivent déjà pas à manger correctement ? Quand ils n'arrivent déjà pas à trouver des études qui leur correspondent ? Ils sont dans une espèce de tunnel où le système éducatif

n'est plus adapté, où le monde du travail n'est pas prêt à les recevoir, où il y a une précarité de la jeunesse écrasante, dont nous parlons beaucoup trop peu. C'est juste délirant qu'en 2023, dans une démocratie occidentale, nous ayons un tel taux de pauvreté chez les jeunes²! Tous ces jeunes qui rencontrent de grosses difficultés économiques, d'orientation, nous ne pouvons pas leur demander de se mobiliser. En revanche, la majorité de ceux que j'ai interrogés sont conscients que, dans les prochaines années, ils devront vivre dans un monde difficile.

Il y a aussi chez eux une forme d'engagement autre que celle qu'on a connue jusqu'à présent. Dans cette génération, certains ne vont pas voter, ni manifester, ni utiliser les modes d'expression démocratiques traditionnels, mais ils peuvent agir sur des causes très circonstanciées, très précises, qui les touchent à un moment donné.

Je prends l'exemple des Ouïghours. De nombreux jeunes partagent des posts sur les réseaux sociaux à ce sujet et boycottent certains produits fabriqués dans cette région chinoise où les populations ouïghoures sont réduites en esclavage. C'est la preuve qu'ils se sentent concernés et qu'ils sont prêts à agir quand ça a du sens pour eux.

Autre exemple que je donne dans le livre, celui du Z Event³. En 2021, l'événement a récolté plus de 10 millions d'euros pour l'association Action contre la faim. C'est une somme colossale pour des jeunes soi-disant désengagés! Surtout quand on sait combien les moyens financiers de la jeunesse sont limités : de ce point de vue, donner de l'argent est beaucoup plus engageant et contraignant que d'aller voter.

Je pense donc qu'il y a un potentiel de mobilisation énorme chez les jeunes, mais

qu'ils manquent de cadres, d'outils, de confiance pour le faire éclore de la manière la plus efficace possible.

💧 **Prendre la parole en tant que jeune n'est pas toujours facile : vous l'avez vécu. Quel conseil donneriez-vous à la jeunesse ?**

S.S. : Ce n'est pas parce qu'on va se moquer de nous, qu'on va dévaloriser notre parole, qu'il faut le prendre pour argent comptant et se taire. Surtout pas! Les personnes plus âgées finiront bien par nous écouter, nous ne pouvons pas crier dans le vide indéfiniment.

Il y a une forme de sagesse qu'on peut tirer de la parole des jeunes. Je dis «sagesse» car c'est la dernière caractéristique que l'on attribue aux jeunes alors qu'ils en font davantage preuve que les autres, notamment face à l'urgence écologique.

Nous avons le droit à la parole, autant que n'importe qui de n'importe quel âge dans ce pays. Ce n'est pas une question d'avoir raison ou pas, c'est une question d'avoir le droit de s'exprimer et le droit d'être écoutés. C'est en cela que le titre est provocateur : je ne veux absolument pas que les jeunes se taisent! ●

Propos recueillis par
Maud Cadoret et Florian Gourdin

1. Le mot « boomer » désigne familièrement une personne née pendant le baby-boom (1945-1965), âgée de 55-75 ans environ dans les années 2010-2020.
2. D'après le dernier « Rapport sur la pauvreté en France 2022/2023 » de l'Observatoire des inégalités, le taux de pauvreté des 18-29 ans est passé de 8,4 à 12,3 % entre 2019 et 2022.
3. Marathon caritatif de jeux vidéo organisé sur la plate-forme de streaming Twitch depuis 2016, réunissant des streamers francophones dont les fondateurs ZeratoR et Dach, afin de récolter des dons permettant de soutenir des associations.



Des jeunes construisent collectivement leur résilience au moulin de la Goulette

Il y a 2 ans, 6 trentenaires se sont lancé un défi : acheter ensemble une propriété pour expérimenter un mode de vie collectif. A 1h30 de Paris, dans le Loiret, ils construisent leur avenir au moulin de la Goulette, tout en gardant un pied dans la capitale pour continuer à travailler et profiter des avantages de la ville.

« **J**e suis en retard, je ne trouve pas les clés [de la voiture partagée, ndlr] », prévient Alexandra par SMS. Il est 10 heures du matin un dimanche et la gare de Dordives, dans le Loiret, est déserte. La C4 bleue arrive quelques minutes plus tard avant de s'enfoncer de nouveau dans la forêt. « À vélo, le trajet dure moins de 15 minutes », précise la conductrice. À l'extrémité du chemin en terre, les pierres blanches du moulin de la Goulette brillent sous le soleil hivernal. « Bienvenue ! » s'exclame Alexandra avec un sourire.

Il y a 1 an, la jeune femme de 28 ans a acheté la propriété avec 5 autres trentenaires. Le confinement pendant la pandémie agit comme un déclic : la chargée de conseil en transition écologique décide de quitter

la capitale et de concrétiser son désir d'habitat partagé. «*Le modèle du couple installé dans une maison avec un chien m'angoisse*», justifie-t-elle en engouffrant ses mains dans les poches de sa polaire noire. Avec son conjoint Guillaume, qui travaille dans le même cabinet de conseil, ils évoquent le projet auprès de leurs proches. En quelques mois, Max, Manon, Maxime et Théo rejoignent l'aventure. Ils ne se connaissent pas tous très bien, sont plutôt des amis d'amis, mais l'envie de construire un projet alternatif les rassemble. Ils visitent une dizaine de lieux avant de découvrir le moulin. «*Un coup de cœur*», s'enthousiasme Alexandra en longeant le potager recouvert de paille, à l'entrée de la propriété.

L'équipe se constitue alors en société civile immobilière (SCI) et chacun apporte le capital qu'il peut. Après 6 mois de recherche, ils obtiennent finalement un prêt, «*grâce à une connaissance qui travaille dans le milieu*», admet Alexandra.

Ils s'installent en janvier 2022 et la vie collective s'organise. Deux locataires rejoignent l'aventure, Martin et Inès. Chacun a sa chambre et l'ensemble des autres espaces sont partagés. Les 550 m² d'espace habitable sur 3 étages et les grandes pièces lumineuses du moulin facilitent cette vie en communauté en prodiguant aux 6 résidents un espace à vivre étendu.

VIVRE ENSEMBLE

Les 7 hectares de terrain du moulin sont perdus au milieu des arbres et sillonnés par le Loing qui rythme la vie de la bâtisse centenaire encore riche de ses deux im-

santes roues en bois. En un an, les «moulineurs» ont réalisé plusieurs potagers, construit une serre et des toilettes sèches dans le jardin, accueilli des bédons pour brouter l'herbe... Ils s'attellent aujourd'hui à élaborer un mur d'escalade sur l'une des façades. Les projets sont décidés collectivement... ou non. «*On souhaite que chacun puisse prendre des initiatives. Tout se partage assez naturellement*», s'étonne presque Alexandra en remuant la mousse au chocolat qu'elle prépare pour le déjeuner. En face, Martin épluche les oignons pour le curry de lentilles qu'il cuisine dans une marmite grand format. Il a loué une chambre au moulin le temps de rédiger sa thèse en anthropologie.

La table en bois autour de laquelle ils sont assis ne mesure pas moins de 4 mètres. Ici, tout est pensé pour accueillir du monde. Derrière eux, de nombreux canapés, fauteuils et chaises d'appoint meublent le salon. Sur les murs, des post-it rappellent les règles aux non-initiés ou aux étourdis : «*éponge coupée : plan de travail, éponge pas coupée : vaisselle*». À l'étage, une dizaine de matelas s'amoncellent au coin d'une pièce. La période estivale est rythmée par les chantiers participatifs, l'accueil d'associations et les soirées entre amis. «*Cet été, il n'y avait pas moins de 80 personnes tous les week-ends!*» s'exalte Martin.

EN QUÊTE DE RÉSILIENCE

En matière d'écologie, le moulin se veut exemplaire. À peine installés, les résidents ont choisi de remplacer le chauffage au fioul, polluant, par une chaudière à bois. Pour l'alimenter, ils récupèrent les troncs flottants apportés par le Loing ou les arbres tombés en bordure de forêt. Ils envisagent d'installer cette année une turbine hydro-électrique pour produire leur propre électricité grâce au fleuve. La plupart des



déplacements sont réalisés à vélo. Les résidents scrutent aussi de près leur production de déchets. Les bocaux de nourriture en vrac s'entassent dans les placards et la vieille casserole abîmée est transformée en pot de fleur. Les invités eux-mêmes sont priés de venir les mains vides, pour éviter «*les orgies de plastiques et de verre*», justifie Martin. En échange, ils participent financièrement à hauteur de 4,50 euros par repas (fait maison) et 1,50 euro par bière (en pression). La raison est écologique mais aussi pratique : il n'y a pas de ramassage de déchets. «*Ce n'est pas juste un truc d'écolos chiants*», plaisante Alexandra.

La fenêtre de la cuisine offre une vue sur le Loing embrumé. Deux canards traversent le fleuve, anormalement bas pour la saison. «*Il y a bien sûr derrière ce projet une volonté de sécuriser notre avenir*, ajoute Alexandra après un silence. *Tout va mal dans le monde, d'un point de vue social et écologique. Nous sommes lucides. Ensemble, nous construisons notre propre résilience pour la suite, dans 10 ou 20 ans.*» Travailler sur l'autonomie du moulin est une façon pour eux de se rassurer face à la crise écologique en cours. Guillaume envisage de quitter progressivement son travail pour étendre les vergers et les potagers. Il suit également une formation d'apiculteur pour installer des ruches.

ENTRE DEUX COURANTS

La moitié des moulineurs ont conservé un autre logement. C'est essentiel pour Max qui travaille dans un bar parisien jusque tard dans la nuit. Il parcourt les 110 kilomètres qui le sépare de la capitale à vélo seulement deux week-ends par mois. «*J'aime aussi ma vie en ville, voir mes amis...*» confie le doyen du groupe, âgé de 33 ans. Martin retourne lui aussi régulièrement «profiter» de Paris. Guillaume et Alexandra, qui travaillent toujours dans leur cabinet de conseil à plein

temps mais désormais en télétravail au moulin, sont quant à eux encore contraints de faire de nombreux déplacements. Que ce soit pour le travail ou les loisirs, l'accessibilité en transports en commun depuis la capitale était l'un des principaux critères des trentenaires pour le choix de leur habitation. Un mode de vie qui leur laisse peu de temps pour s'intégrer à la vie du village : ils espèrent réussir cette année à créer un lien avec des habitants de Dordives et ainsi sortir d'une forme d'entre-soi.

Après le repas, les quatre résidents se retrouvent pour collecter du bois, derrière la bâtisse. «*Ce n'est pas pour cet hiver, mais pour l'année prochaine*», précise Max, une hache à la main, avant de fendre une bûche en deux. «*Le bois doit d'abord sécher pour mieux chauffer. C'est l'une des nombreuses choses que l'on apprend ici!*» ajoute-t-il en réajustant ses gants de travail. À quoi ressemblera le moulin quand le bois sera sec ? Des idées, les moulineurs n'en manquent pas. Max projette d'aménager un «café-vélos», pour accueillir les cyclistes de passage. Alexandra imagine des jardins pédagogiques. Et, pourquoi pas, plus tard, quitter leur emploi pour se consacrer pleinement au moulin. Reste aussi à concilier leurs projets personnels mutuels, comme fonder une famille, alors que certains résidents ne sont pas à l'aise avec l'idée de vivre avec des enfants. «*On verra, au fil de l'eau*», résume Alexandra avec un sourire. ●



Pauline Fricot

LA ZAD, UNE VOIE POUR «CONSTRUIRE LE MONDE D'APRÈS»

De la Zad de Pertuis, il ne reste qu'un bout de terre, des tranchées de plusieurs mètres et des tas de gravats encerclés d'un grillage dissuasif. 7 mois après la démolition des bâtiments par les forces de l'ordre, Cath et Élodie se souviennent avec nostalgie des 4 maisons, de la terrasse, du grand verger et de son florilège d'ateliers. Les 2 habitantes du village soupirent, font défiler les photos du jardin sur leur téléphone. Face à elles, un escalier de fortune sur un tronc d'arbre grimpe vers une cabane qui n'existe plus que dans leurs souvenirs.

Sur le bord de la Durance, ce morceau de terrain a été intégré il y a quelques années à un large projet d'aménagement. Objectif : étendre la zone industrielle existante sur 87 hectares supplémentaires. Dès 2020, les habitants et habitantes de la région ont fondé le collectif Terres Vives Pertuis pour protester contre ce projet de bétonisation des terres, dont 70% étaient agricoles et cultivées, et dont les propriétaires étaient menacés d'expulsion. Plantations de patates et concerts sauvages ont été organisés pour mobiliser du monde par-delà le village. Alors, des jeunes de toute la France ont afflué au bord de la Durance. Beaucoup sont venus de Marseille, d'Aix ou de Paris via l'association Les Soulèvements de la Terre¹. Pour que la mobilisation gagne en efficacité, l'idée de la Zad a rapidement germé dans les jeunes esprits.

C'est en novembre 2021 qu'une poignée d'entre eux, alliance d'habitants et de militants venus d'ailleurs, ont commencé l'oc-

cupation de quelques propriétés vouées à la démolition. Durant les 7 mois d'occupation de ce morceau de terrain, des écolos de tout âge et de toute provenance ont défilé sur le lieu de lutte, rebaptisé «Zone À Patates de Pertuis», «Zap».

CRÉER DU LIEN

«La Zap c'était une permanente transmission de savoir», confie malicieusement Cath. La Pertuisienne arpente son village d'un pas vif, se remémore les discussions tardives, les confessions au coin du feu avec des militants, devenus des amis. À ses côtés, Élodie, la trentaine, se souvient aussi des assemblées générales organisées pour faciliter la cohabitation de personnes issues de différentes conditions sociales, dotées de parcours politiques ou culturels variés – gilets jaunes, militants écologistes ou queer, mouvements paysans, collectifs de riverains et d'élus.

Michel, septuagénaire, gilet jaune et habitant de Pertuis, ne tarie pas d'éloges sur la Zap. «J'y venais presque tous les jours. Il y avait des ateliers, et puis tout un terrain sur lequel on avait planté de jeunes pommiers qui ne demandaient qu'à vivre...» soupire-t-il. Car, à Pertuis, la vie sociale des habitants est en berne. «Le centre-ville est mort, les commerçants vivent, c'est toujours désert. C'est devenu une ville dortoir», se désole Cath. «Au moins, avec la Zad, il se passait des trucs, on faisait des soirées»,

renchérit Élodie. Ses grands yeux bleus s'arrêtent un instant sur les champs, en contre-bas de la ville, qui s'étendent à perte de vue derrière une série de fast-foods.

VIVRE AUTREMENT

Parmi les oiseaux de passage sur la Zad, des jeunes Marseillais sont venus à plusieurs reprises : certains s'y sont même installés plusieurs mois durant l'occupation. Après l'expulsion, le retour à leur quotidien en métropole n'a jamais signé l'abandon de la lutte. Ils ont prolongé leur combat jusque devant la préfecture, multipliant les manifestations pour faire entendre les revendications de Pertuis jusqu'à Marseille.

Dans le froid de février, sur la terrasse du quartier marseillais de la Plaine, Cerise et Haku s'animent d'une émotion commune pour évoquer leurs souvenirs partagés. *«C'était une autre façon de vivre : sans argent, sans téléphone, tu te nourris et tu travailles pour le plaisir, pour la communauté»*, se rappelle Cerise, le sourire aux lèvres. La jeune femme de 22 ans s'est inscrite en formation d'infirmière après l'expulsion : elle voudrait apporter un support médical aux lieux de lutte collectifs. Haku, lui, aime raconter avec humour comment il a invité sa mère, militante d'un autre temps, sur la Zad de Pertuis. *«Ça lui faisait du bien de se retrouver dans un lieu où tous les âges étaient représentés au sein d'une même lutte»*, sourit le jeune homme.

CHANGER LA DONNE

Concrètement, l'occupation des sols a donné du poids aux revendications. À Pertuis, la Zad a fait affluer la presse. Une visibilité qui leur aurait été impossible de glaner autrement, selon Cath. En juin, une lettre ouverte de soutien, cosignée par des députés européens ainsi que des réalisa-

teurs de documentaires comme Cyril Dion et Marie-Monique Robin a été remise à la métropole. Une pétition pour préserver les terres de Durance, lancée par l'adjoint au maire de Marseille Sébastien Barles (EÉLV), a aussi recueilli plus de 37 000 signatures.

Une commission dédiée à l'examen du projet a été créée par la métropole d'Aix-Marseille-Provence en juin 2022. *«Ça n'a pas de sens d'intégrer une perte de deux-tiers de terres agricoles à hauteur de la région, en pleine application de la loi Zéro artificialisation nette des terres»*, souligne Sébastien Barles. Depuis l'expulsion, les travaux sur la zone n'ont toujours pas commencé. Et si la commission a laissé les militants sans nouvelles depuis une première réunion en novembre, l'élu garde espoir : les terres restantes peuvent encore être sauvées. D'autant que le nouveau PLUi (plan d'urbanisme intercommunal) de la métropole doit être dévoilé au cours de l'année 2023.

Un signe pour Cerise et Haku que le mode de vie en collectif de la Zad est un outil de résistance efficace contre un système qui les révolte. L'expérience de Pertuis les conforte dans cette impression *«qu'il faut être de plus en plus intrépides dans la façon de défendre les choses. Ce genre d'endroits nous permet de construire le monde d'après»*, conclut Haku. ●

Aude Cazorla

1. Les Soulèvements de la terre est un collectif écologique et militant français s'opposant à l'accaparement des terres et luttant contre des projets d'artificialisation des sols, via des manifestations et des actions de désobéissance civile. En mars 2023, il est l'objet d'une forte répression des forces de l'ordre, à l'occasion d'une action réunissant des dizaines de milliers de participants à Sainte-Soline, pour protester contre la construction de méga-bassines. Le gouvernement a depuis annoncé son intention de dissoudre le collectif, sans pour autant qu'aucune procédure n'ait été engagée à ce jour.



La biodiversité, ils renouent avec elle pour mieux la protéger

Longtemps transmise oralement d'une génération à l'autre, la connaissance de la nature a peu à peu cessé d'être un savoir acquis naturellement dans la sphère familiale. De plus en plus de jeunes se tournent donc désormais vers des formations où ils apprennent à connaître le monde vivant. Rencontre avec une jeune génération qui se réapproprie un savoir ancestral perdu pour le transmettre à nouveau. Et pour aimer un peu plus chaque jour ce qui doit être protégé.

Savez-vous reconnaître le chant d'une mésange bleue, les traces d'un renard, ou identifier des plantes comestibles lors de balades en forêt ? Sûrement répondrez-vous non à toutes ces questions. Alors que près de 80 % de la population française vit en ville, la connaissance du vivant, végétal et animal, s'amenuise et, avec elle, le sentiment d'appartenir à cette nature. Des chercheurs ont pourtant démontré que le contact avec la nature était central, à la fois pour le bien-être humain, mais aussi pour

pousser les citoyens à s'engager pour préserver la biodiversité¹.

« JE NE SAVAIS PAS QUOI REGARDER AUTOUR DE MOI »

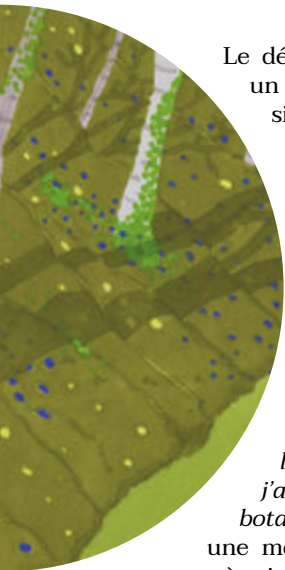
Gabin*, 26 ans, est aujourd'hui conservateur d'une réserve naturelle en Auvergne. Un métier qu'il n'aurait jamais imaginé faire quand il était au lycée. *« Ce n'était pas des métiers très connus, jamais le conseiller d'orientation ne m'en a parlé. »* C'est finalement grâce à une rencontre qu'il part faire une formation au Québec pour devenir technicien de l'environnement. Il prend alors conscience de son ignorance : *« Quand je suis arrivé, je me pensais, à tort, connaisseur. Parce que je faisais des randonnées depuis tout petit, je pensais connaître la nature. Mais j'ai découvert que je ne savais pas vraiment regarder autour de moi. »*

Au contact d'autres étudiants, il apprend à reconnaître de plus en plus d'espèces animales et végétales. Ce qu'il décrit alors, c'est une curiosité insatiable. *« Quand on a commencé à s'intéresser au vivant, on ne peut pas s'arrêter. Certaines personnes passionnées d'ornithologie, par exemple, sont prêtes à faire des milliers de kilomètres*

pour observer un oiseau d'une espèce rare.» La vision du monde de Gabin a beaucoup changé. Aujourd'hui, lorsqu'il choisit un endroit où partir en vacances, il le fait en fonction des espèces qu'il pourra y observer.

Comme lui, de plus en plus de jeunes se tournent vers des études et des métiers qui leur permettront de protéger l'environnement. Parmi ces formations, les BTS Gestion et protection de la nature (GPN) ont été créés en 2011. Il en existe aujourd'hui 56 dans toute la France. S'ils ne réunissent encore que peu d'étudiants, ils connaissent un engouement certain². Parmi les candidatures des bacheliers de 2022, il y avait celle de Lise, 19 ans. Elle a pu entrer en première année au BTS GPN de Thônes, en Haute-Savoie, en septembre 2022.

PARTAGER SON INTÉRÊT POUR LA BIODIVERSITÉ



Le déclic, Lise l'a à 15 ans quand un ami d'un groupe de discussion en ligne lui fait découvrir la permaculture, un mode d'agriculture fondé sur le respect des écosystèmes naturels. Elle fait ses propres recherches, lit beaucoup et regarde des vidéos. Puis elle demande un bout de jardin à ses parents, pour faire ses propres expériences. *«Ils ne comprenaient pas. Mes parents ne sont pas particulièrement écologiques, alors, quand j'ai commencé à m'intéresser à la botanique, ça les a dépassés!»* Entre une mère professeure des écoles et un père ingénieur informatique, Lise ne grandit pas dans une famille où se transmettent des connaissances sur le vivant. Alors, quand elle a le temps, c'est seule que

la jeune naturaliste part en forêt, avec un panier, récolter des plantes et des fleurs qu'elle sait comestibles. Plus son intérêt pour la permaculture grandit, moins Lise s'imaginerait faire autre chose de sa vie. *«Je pensais devenir journaliste, tout en me disant qu'à côté j'aurais un grand jardin. Mais je me suis rendu compte que c'était la seconde partie qui m'intéressait le plus.»*

Sa formation au BTS GPN de Thônes alterne entre des cours pratiques, en montagne, à observer la faune et la flore locale ou à animer des ateliers nature pour des groupes d'enfants, et des cours plus théoriques, notamment sur la législation liée à la protection de l'environnement.

LES SENS EN ÉBULLITION, POUR COMPRENDRE

L'envie d'être dehors, au contact d'animaux. C'est aussi ce qui a convaincu Vanille de changer de voie, à 23 ans. *«Je voulais faire des études en lien avec l'environnement, mais, petit à petit, je me suis embarquée dans un cursus trop hors-sol pour moi.»* Alors, Vanille quitte sa formation d'ingénieur et part faire un service civique au centre Le Tétras libre, qui accueille la faune sauvage blessée par l'activité humaine. *«Je participe aux soins des animaux qu'on recueille. Ce sont des chauves-souris, des lièvres, des chevreuils ou encore des rapaces. Je leur donne leurs médicaments, change leurs pansements, je m'occupe aussi de les nourrir et de nettoyer leurs cages.»* Ce nouveau contact avec la biodiversité passe parfois par des sensations inconnues. *«Au début, je trouvais que tous les animaux sentaient mauvais, uniformément, sourit-elle. Maintenant, je suis capable de différencier l'odeur du renard de celle du blaireau!»*

Observer, écouter, sentir. Les sens reviennent beaucoup dans les témoignages

de ces jeunes, qui apprennent à les développer dans leurs recherches. Arthur, 20 ans, est lui aussi au BTS GPN de Thônes. *« Quand je suis en observation, c'est un moment de lâcher-prise. Je ne pense plus à mes problèmes et je suis dans l'instant présent. J'apprécie simplement ce que j'ai devant moi. »*

UN MÉTIER ENCORE PEU RECONNU

Malgré le plaisir de l'apprentissage, tout n'est pas toujours tout rose. *« Pour beaucoup de gens autour de moi, compter les oiseaux, ce n'est pas un vrai métier. »* explique Gabin. En 2018, les métiers de la protection de la nature et de l'environnement représentaient seulement 32 000 emplois en France³. Et malgré des formations de niveau Bac +2 ou Bac +3, les salaires ne sont pas très élevés. *« Je ne fais pas ça pour l'argent »,* reconnaît Gabin, qui gagne 1 700 € par mois. Un manque de reconnaissance qu'il ressent aussi du côté des pouvoirs publics : *« Quand je prends la parole, pour défendre l'existence d'une réserve naturelle par exemple, les élus locaux ne me perçoivent que comme un obstacle. »*

« IL FAUT PASSER DU TEMPS DEHORS POUR COMPRENDRE »

Des associations s'emparent aujourd'hui de la question de l'éducation à la nature afin de renforcer le sentiment d'appartenance au monde vivant. Cécile Thueux est coordinatrice du réseau Tous Dehors, qui milite pour que « l'expérience de nature » ne soit pas en option dans l'éducation. *« Ce n'est pas avec des cours d'éducation à l'environnement dans des classes fermées que les enfants vont se sentir appartenir à l'écosystème. Il faut passer du temps dehors, s'immerger dans les milieux naturels. »*

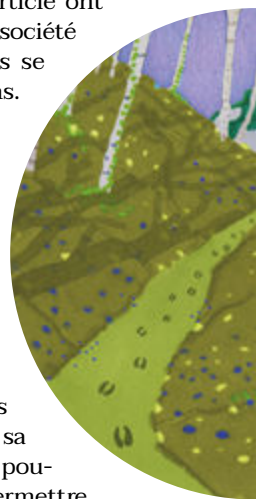
Une évidence dont Arthur a pris conscience seul, lui qui a pourtant grandi à proximité d'une rivière. *« Mon grand-père m'a bien donné quelques conseils pour pêcher, mais mes connaissances du vivant je les ai acquises par moi-même. »* Comme lui, tous les jeunes rencontrés pour cet article ont dû se débrouiller seuls, dans une société où les connaissances naturalistes se sont perdues au fil des générations.

Alors, aujourd'hui, ils entendent bien recréer une chaîne de transmission. Arthur, par exemple, aspire à être guide de moyenne montagne : *« Je veux donner la possibilité au plus grand nombre de faire l'expérience de la beauté et de l'immensité des milieux naturels. »* Quant à Lise, son rêve s'est précisé depuis son arrivée à Thônes. Elle aura sa propre ferme pédagogique, pour pouvoir transmettre sa passion et permettre à d'autres, enfants et adultes, de tomber amoureux du vivant. ●

Margaux Longeroche

(*) Le prénom a été changé.

1. Gladys Barragan-Jason et al., « Human-nature connectedness as a pathway to sustainability : A global meta-analysis », *Conservation Letters*, vol. 15, n° 1, janvier -février 2022.
2. Sur la plate-forme d'orientation Parcoursup, elles ont reçu en 2022 14 % de candidatures de plus que l'année précédente (Simon Hazout, « Parcoursup 2022 : quels sont les BTS les plus demandés par les lycéens ? », *L'Étudiant*, 27 mai 2022).
3. Ministère de la Transition écologique et de la cohésion des territoires, « Métiers verts et verdissants : près de 4 millions de professionnels en 2018 », 20 décembre 2021.





De la fourchette à la fourche, le défi alimentaire à la table des jeunes

Manger à sa faim, manger sain, manger bio, se faire plaisir...

Les injonctions sont souvent contradictoires pour la jeunesse, contrainte de composer entre envies, moyens financiers et exigences environnementales.

Pour relever ces défis, producteurs et consommateurs se mobilisent : des cantines de la Sarthe à l'institut d'agronomie de Dijon, en passant par les fermes collectives... Décryptages aux quatre coins de la France.

« **N**otre plat préféré? Le kebab fait maison de papa! » Du haut de leurs 10 et 12 ans, Abel et Solal répondent sans hésitation. Pour les deux gourmands pourtant, pas d'impasse sur les légumes : *« On peut parfois se faire plaisir, mais il faut aussi en manger »*, prévient sagement Abel. Les deux frères savent déjà que « bien manger » signifie consommer ce qui est bon pour la santé, mais aussi pour la planète. Le bio au menu, *« c'est important parce qu'il y a moins de pesticides dans les champs, donc c'est plus écologique »*, explique sagement Solal. Et

il a bien raison. Des récents rapports de l'Ademe¹ aux tribunes des élus écologistes², le constat est unanime : l'alimentation est un levier majeur de la transition écologique. Plus de local, de bio et de circuits courts sont nécessaires pour réinscrire la consommation alimentaire dans un schéma de production durable.

Dans la Sarthe, les établissements scolaires des deux garçons, primaire et collège publics, bénéficient d'une cantine qui privilégie les produits locaux, dont une part de bio. Du *« très bon et du fait maison »*, selon

Dans le Tarn, un projet de ferme collective par des diplômés d'agronomie

Brasseurs, maraîchers et paysans-boulangers : un petit groupe de jeunes exploitants aux compétences multiples a investi les 80 hectares d'une ferme du Tarn, près de Lautrec, à Peyregoux. Théophile, diplômé d'un double master agronomie et foresterie, est l'un des porteurs de projet. Il est aussi l'un des étudiants ayant formulé l'appel à « bifurquer », à l'occasion de son discours de remise de diplôme à l'école d'AgroParisTech, très partagé sur YouTube en 2021. *« Mon but, c'est de participer à la gouvernance collective de la ferme, d'avoir un travail à côté dans l'accompagnement paysan, confie le jeune homme de 25 ans. L'idée est de s'inscrire localement, de travailler avec des Amaps⁵, des marchés locaux... »*

Depuis septembre, le petit groupe vit à la ferme en attendant la validation de son emprunt. Pour Théophile, le collectif est essentiel pour alléger la charge de travail : *« Monter une serre, c'est beaucoup plus simple avec une deuxième personne »,* plaisante-t-il à titre d'exemple. Plus sérieux, il confie : *« On ne se serait pas lancé si ç'avait été pour le faire tout seul. »*

Pourtant, *« un projet qui part avec de très bons sentiments peut finir en catastrophe totale si des conflits émergent »,* souligne Théophile. Les contraintes du travail et de la vie en collectivité ne sont pas sous-estimées par le jeune homme qui insiste sur l'importance de la médiation, c'est-à-dire la création de modes de communication efficaces pour résoudre les conflits qui peuvent apparaître entre les agriculteurs qui cohabitent. Dans le Tarn, l'Atag (association tarnaise pour le développement de l'agriculture de groupe) suit d'ailleurs les collectifs qui se lancent, en proposant des dispositifs de médiation. ●

leur papa Nicolas qui – en plus de faire de super kebabs – s'implique dans l'alimentation de ses enfants. Il s'est d'ailleurs associé avec des parents d'élèves pour que la gestion de la cantine de l'école soit en régie directe. Ainsi, depuis quelques années, les agents de la cantine scolaire et de portage de repas sont directement employés par la mairie, et non par une entreprise privée. Un mode de fonctionnement qui permet de relocaliser la gestion de l'approvisionnement, en accord avec les recommandations de la loi EGalim³, pour « tendre vers une alimentation plus qualitative et durable » des scolaires. Et si Abel et Solal ne sont pas autant réjouis par les repas de la cantine que par « le kebab maison de papa », ils sont fiers de revendiquer leurs efforts pour éviter le gaspillage alimentaire, sur lequel ils sont aussi sensibilisés à l'école. *« Au self, je me force un peu quand je n'aime pas »,* affirme Solal.

Ces petits gestes anodins sont déjà révélateurs de l'intégration des grands enjeux de l'alimentation dans l'esprit des jeunes garçons. C'est prouvé : les comportements alimentaires s'inculquent dès l'enfance et passent majoritairement par l'investissement de l'entourage familial. Dans son rapport de 2021, France Stratégie, sur les conseils du CNA (Conseil national de l'alimentation), mettait en évidence l'importance de l'éducation à l'alimentation dès le plus jeune âge dans la construction des comportements alimentaires⁴.

MANGER ÉCOLO COÛTE PLUS CHER

« Cultiver la terre avec son enfant permet de lui montrer comment ça pousse, faire en sorte que l'aliment ne soit pas juste ce machin froid et bizarre qui apparaît dans un emballage plastique au supermarché », affirme également le sociologue Jean-Louis

Lecœur, professeur à l'Institut agro de Dijon. Dans cet établissement qui forme les ingénieurs en agronomie et agroalimentaire de demain, l'enjeu de l'éducation à l'alimentation n'est pas sous-estimé. Mis à l'honneur pendant l'Agora alimentation organisée par le Mouvement Colibris en janvier 2022, le défi fait mouche chez les étudiants. Pour les 70 élèves de la filière agronomie présents, la transition écologique dépend avant tout d'un changement de comportement des consommateurs. Qui passe par une sensibilisation de terrain. Potagers à l'école et jardins partagés dans l'espace public sont évoqués par les étudiants comme des leviers d'action pour que les enfants comprennent comment et pourquoi il est vital d'éviter les aliments transformés ou bourrés de pesticides, qui polluent l'eau et les sols.

«Il faut aussi que les consommateurs soient prêts à investir davantage dans leur alimentation», soupire une étudiante. Car privilégier les productions locales et bio coûte plus cher. Les produits locaux sont en moyenne 10 à 15% plus chers que les produits issus de la grande consommation. Pour les produits bio, l'écart grimpe jusqu'à 30%⁶.

Comment concilier l'exigence d'une alimentation durable aux réalités économiques et sociales? Le dilemme suscite de nombreux froncements de sourcils chez les jeunes professionnels. Entre 2 et 4 millions de Français vivent dans un foyer en situation d'insécurité alimentaire pour des raisons financières⁷. Alors, *«même si l'alimentation c'est 15 % du budget moyen des français, il y en a pour qui c'est carrément la dèche»*, souligne vivement Éloïse, étudiante en 2^e année d'agronomie à l'Institut agro Dijon. Selon elle, les contraintes économiques et sociales sont les grandes oubliées des programmes d'agronomie.

Partout en France, l'association Linkee distribue des invendus pour lutter contre la précarité alimentaire chez les étudiants

Au sein de ses antennes présentes sur tout le territoire, l'association récupère les invendus auprès des grossistes, artisans et producteurs alimentaires. *«Nous distribuons de la nourriture en parfait état, sauvée du gaspillage. On essaie de choisir en priorité ceux qui font du bio, circuit court et local»*, explique Julien Meimon, le président et créateur de l'association. Des colis de produits variés, fruits et légumes, produits secs, plats préparés, crèmerie, viande, poisson et pain sont distribués gratuitement aux étudiants, une à deux fois par semaine. L'association fonctionne essentiellement sur l'aide bénévole des étudiants, dépêchés au cours des collectes, et qui assurent ensuite toute la partie logistique. Créées il y a 7 ans, les collectes de Linkee remportent un grand succès.

Avant de se définir comme anti-gaspi, l'association met l'accent sur la gratuité des produits qu'elle propose. *«Beaucoup d'acteurs préfèrent travailler dans un système lucratif, beaucoup de commerces s'orientent donc vers des dispositifs comme Too Good To Go»*, se désole Julien Meimon. Cette application permet aux commerçants de vendre leurs invendus à des prix réduits. En intégrant le circuit Linkee, les commerçants comme les producteurs s'engagent donc fortement pour l'alimentation des jeunes.

Pour le président de Linkee, la précarité alimentaire de *«tous ces étudiants qui se nourrissent mal, en quantité et en qualité»*, est un enjeu national, considérable, et ne cesse d'augmenter avec la crise et l'inflation. ●

SOUTENIR L'AGRICULTURE

Mettre le prix pour manger mieux, c'est pourtant aussi un levier pour mieux rémunérer les agriculteurs, souvent en difficulté. De lourdes contraintes pèsent sur le secteur agricole, touché par des prix bas, des périodes de sécheresse et la raréfaction des terres cultivables. Pour survivre, les fermes doivent s'agrandir : en effet, on constate une diminution de nombre d'exploitations⁸ et une augmentation parallèle du nombre de fermes plus massives. «*Dans les années 1970, c'était 30 hectares la taille moyenne des exploitations des céréaliers ; aujourd'hui, si t'en as pas 150, tu ne vis pas*», rappelle Loïc, fils d'un agri-

culteur céréalier. Ensemble, les étudiants se désolent. «*Au final, des agriculteurs, y'en aura bientôt plus*», concluent-ils.

La charge de travail des agriculteurs est aussi envisagée comme un frein à l'attractivité de la profession. Éloïse se souvient avec émotion de son stage en maraîchage à l'été 2022, et du rythme de travail effréné de son tuteur, de 4 heures du matin à 11 heures du soir. «*Ça n'existe quasiment plus les gens qui sont prêts à se tuer à la tâche à ce point*», se dit l'étudiante.

PRODUIRE AUTREMENT

Ce métier, certains jeunes rêvent pourtant de l'exercer, mais autrement. Réhabiliter la terre en faisant du bio, s'associer entre agriculteurs pour alléger la charge de travail

À Perpignan, le Végét'All Project veut développer l'agriculture urbaine sur les toits

Végét'All est une association étudiante qui œuvre pour l'installation de toitures végétalisées. Créée par une quinzaine d'étudiants de génie biologique, option environnement et agrobiologie, à l'IUT de Perpignan, le concept est lauréat d'un appel à projet de la région Occitanie en 2021. «*On utilise des surfaces déjà artificialisées, en y ajoutant de l'agriculture, plutôt que de consommer d'autres espaces*», explique Oriane, la trésorière de l'association. Le projet comprend notamment un système d'irrigation inédit conçu par les étudiants, reposant sur des extracteurs d'humidité (environ 1L d'eau par m² et par nuit,

sans dépense d'énergie). L'association propose d'accompagner les architectes et professionnels de l'urbanisme dans la végétalisation de leurs toits : d'ici un an, 25m² d'un nouveau bâtiment de l'université perpignanaise seront par exemple recouverts de plantes et végétaux méditerranéens de saison.

Engagée dans l'association depuis mai 2022, Oriane souhaite développer l'agriculture urbaine, afin d'augmenter la production à l'échelle locale. «*À la portée des gens qui sont déjà dans les immeubles, notamment dans les quartiers défavorisés*», s'enthousiasme la jeune femme. Elle souligne l'importance d'intégrer au projet les personnes à faibles revenus. Reste encore à convaincre les propriétaires d'investir pour renforcer la structure de leur toit, afin de supporter la végétalisation, aussi à même de dépolluer l'air des villes.

et réunir plus facilement les financements nécessaires... les fermes collectives séduisent de plus en plus de futurs agriculteurs. Pierre est l'un d'entre eux. En 2^e année d'agronomie, le jeune homme évoque son projet avec un grand sourire de gosse. *«Les mains dans la terre, ça me parle vachement»*, s'exclame-t-il avec enthousiasme. Il se souvient du potager de son enfance : *«Je faisais pousser des radis des fois, mais ça ne marchait pas bien parce que je ne m'en occupait pas»*, pouffe le jeune homme de 21 ans. S'il veut y mettre les mains, il garde aussi les pieds sur terre. Enfant de la campagne lyonnaise et ses champs de pommiers, il évoque l'envers du décor du monde agricole. Des pesticides partout, *«jusqu'à 35 traitements par an»* chez les agriculteurs de sa région. Et, parce que le défi alimentaire est de taille et que Pierre est plein d'am-

bition, il confie : *«J'ai un peu l'impression que l'avenir de l'agriculture, c'est à nous de l'écrire.»* Comme d'autres avant lui, il envisage de créer une ferme collective après ses études. Selon lui, regrouper les compétences et s'entre-former permettrait d'apporter plus de résilience au système de production, en augmentant les effectifs d'agriculteurs et en rendant le métier attractif. Pierre a confiance en son projet : *«Si on montre à tout le monde que les fermes collectives marchent bien, personne ne sera jamais contre.»* ●

Aude Cazorla

Pour Oriane, il apparaît nécessaire d'innover, au sens premier du terme. *«Ce n'est pas avec les nouvelles technologies qu'on va s'en sortir, car l'électronique et le numérique ont un impact négatif énorme sur l'environnement»*, explique-t-elle. En faisant la distinction entre innovation et nouvelles technologies, le projet Végét'All donne à voir innovation sobre : Oriane réalise par exemple son extracteur d'humidité en matériaux naturels.

Mener ce projet permet à Oriane d'avoir un impact concret tout en étant encore étudiante. Parce qu'il y a urgence et que les jeunes sont en première ligne, soupire-t-elle : *«À chaque discussion de famille on nous met ça sur les épaules : c'est à la nouvelle génération de faire bouger les choses.»* ●

1. Étude de l'Ademe parue en 2019 intitulée « L'empreinte énergétique et carbone de l'alimentation en France ».
2. À l'image de la tribune signée par plusieurs représentants d'associations d'élus à l'occasion du Salon de l'agriculture 2023, appelant la France et l'UE à mettre en place plus de leviers d'action pour une agriculture durable.
3. Les recommandations de la loi agriculture et alimentation (EGalim) adoptée le 30 octobre 2018 fixe des objectifs ambitieux à la restauration collective publique et privée pour permettre la transition vers une alimentation de qualité et durable.
4. Rapport « Pour une alimentation saine et durable : analyse des politiques de l'alimentation en France », dirigé à la demande de l'Assemblée nationale, septembre 2021.
5. Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne, qui ont pour but d'établir un lien direct entre des exploitants agricoles de proximité et des consommateurs.
6. « Les bénéficiaires de l'aide alimentaire, pour beaucoup parmi les plus pauvres des pauvres », Aliocha Accardo, Agnès Brun, Thomas Lellouch, Insee, 22/11/2022.
7. Le nombre d'exploitations agricoles a été divisé par 4 au cours des 50 dernières années selon le « Mémento de la statistique agricole » publié le 13/06/2023 par le Ministère de l'Agriculture et de la souveraineté alimentaire.
8. Le nombre d'exploitations agricoles a été divisé par 4 sur les 50 dernières années, selon le recensement publié par le ministère de l'Agriculture en décembre 2021.



Pourquoi les jeunes réinventent-ils l'amour ?

Entre politique et amour, il n'y a qu'un pas, franchi d'autant plus aisément avec le développement des réseaux sociaux. Mouvement #MeToo, crise climatique, covid... secoués par des questions politiques et des enjeux de société, les jeunes de 20 à 40 ans réinventent aujourd'hui massivement leurs façons d'aimer et d'envisager le couple.

« **L'**amour, c'est un grand sujet politique », proclame la journaliste Victoire Tuaillon au micro du podcast «Le Cœur sur la table», diffusé en 2021. L'émission, qui décortique l'amour comme un enjeu de société, trouve vite son public : il est dans le top 10 des podcasts les plus écoutés en France dès sa sortie. Paru la même année, le livre *Réinventer l'amour* de la journaliste Mona Chollet est vendu à 70 000 exemplaires en à peine 2 mois. L'autrice déconstruit dans son ouvrage les logiques capitalistes et patriarcales à l'œuvre dans le couple.

Flavia est professeure de français. À 27 ans, elle s'est déjà beaucoup informée et interrogée sur le sujet. En couple depuis presque 3 ans avec son petit ami Bastien, ils ont récemment décidé d'opter pour une relation libre : ils se permettent désormais

d'avoir des relations sexuelles en dehors de leur couple. « *C'est en partie une démarche idéologique et politique, précise-t-elle. J'ai un problème avec l'idée que, lorsqu'on est en couple, l'autre nous appartient. Cela me gêne d'autant plus en tant que femme, car, pendant des siècles, la femme était effectivement la propriété de son mari. Je veux sortir de cette logique destructrice.* »

S'AIMER APRÈS #METOO

Le mouvement #MeToo, qui a émergé en 2018 sur les réseaux sociaux, a libéré la parole des femmes au sujet des agressions sexuelles. Plus globalement, le mouvement a permis de médiatiser les violences subies par les femmes – 88% des mis en cause pour violence conjugale sont des hommes¹ – et les disparités au sein du couple, comme

l'inégale répartition des tâches ménagères et de la gestion du foyer : 73% des femmes estiment toujours faire plus de tâches ménagères que leur conjoint masculin².

Pour la sociologue Isabelle Clair, nul doute que cette médiatisation a eu un impact sur la construction des relations amoureuses naissantes des jeunes. Dans son ouvrage *Les Choses sérieuses*, publié en mars 2023 au Seuil, elle retrace l'évolution des relations amoureuses chez les 15-20 ans à partir d'enquêtes de terrain réalisées dans

différents milieux sociaux depuis le début des années 2000. *«La place du féminisme dans le discours juvénile et la prise de conscience collective de l'importance des agressions sexuelles dans la vie des filles ont beaucoup progressé»*, écrit-elle.

«J'ai été initié au féminisme par ma copine, témoigne Jean, la vingtaine, qui travaille dans la finance. On ne se retrouve pas dans l'image du couple traditionnel, alors on cherche des solutions en accord avec nos convictions.»* Ils ont par exemple choisi de conserver leur indépendance : représentatifs d'une génération beaucoup plus mobile que celle de leurs parents, ils n'ont presque jamais vécu sur le même continent depuis leur rencontre en 2016, changeant chacun de pays au gré de leurs opportunités professionnelles. Ils pratiquent eux aussi le polyamour.

Pour d'autres, #MeToo a fait *«vaciller [...] l'évidence de l'hétérosexualité»*, a observé Isabelle Clair au cours de son enquête de terrain. L'engagement féministe de Léa*, 29 ans, a ainsi contribué à interroger son orientation sexuelle. *«Je sais que c'est plus facile pour moi, une femme, de désirer un homme, puisque c'est le modèle que la*

société me donne depuis que je suis toute petite, témoigne la journaliste. Mais mes relations avec les hommes n'ont jamais duré. Lire des écrits qui politisent la question du genre m'a amenée à penser que ce n'était pas moi le problème, mais le cadre dans lequel on évolue, avec sa dimension hétérosexuelle obligatoire.» Le lesbianisme politique, né à la fin des années 1960, connaît un second souffle depuis 2018. Ce courant féministe appelle à combattre le patriarcat en cessant de soutenir l'hétérosexualité, partant du postulat que les hommes sont contraints d'avoir des comportements sexistes du fait de leur éducation.

UNE DÉCONSTRUCTION FAVORISÉE PAR L'URGENCE CLIMATIQUE ET LES RÉSEAUX SOCIAUX

Pour Bastien, en relation libre avec Flavia, ce n'est pas tant le féminisme qui l'a encouragé à repenser son couple que sa prise de conscience environnementale. L'étudiant de 26 ans termine sa formation dans le secteur de la transition écologique. *«Vouloir protéger l'environnement nous invite à repenser nos modèles, à sortir des normes dysfonctionnelles, observe-t-il. Forcément, cette remise en question touche aussi les règles de la vie à deux.»*

Nul doute que la remise en question des relations amoureuses a aussi été favorisée, depuis 20 ans, par l'émergence des réseaux sociaux et des applications de rencontres, souligne le sociologue Christophe Giraud, co-auteur de l'ouvrage *Le Couple à l'heure de l'individualisme*, publié en 2008 (avec Sarra Mougel, La Documentation française). C'est par exemple sur les réseaux sociaux qu'est né que le mouvement #MeToo ou que la mobilisation des jeunes pour le climat a pris de l'ampleur. Issue d'une famille



traditionnelle, c'est aussi grâce à internet que Flavia a découvert des formes alternatives du couple. *«Il y a encore peu de représentations du polyamour dans la littérature ou le cinéma, où il est présenté comme un adultère, témoigne-t-elle. Internet et des groupes dédiés sur Facebook m'ont beaucoup aidée à m'informer et à cheminer.»* Les applications lui ont parallèlement permis de rencontrer de nouveaux partenaires. *«Elles rendent les rencontres plus faciles. On peut par exemple filtrer les personnes ouvertes aux relations libres pour éviter les malentendus»,* ajoute-t-elle.

«Avec ces plates-formes, de nouvelles relations entrent en concurrence directe avec le couple, comme les "coups d'un soir", facilités par ce genre d'applications, précise Christophe Giraud. La multiplication de ces relations questionne les standards. Ce qui pouvait être évident auparavant ne l'est plus. Les règles sont à préciser et les normes deviennent propres à chaque couple: ne s'agit-il que de sexe? Sommes-nous exclusifs? Que partage-t-on?» Lorsqu'elle a rencontré Juan*, Marie*, 29 ans, a par exemple été formelle: ils n'habiteront pas sous le même toit. *«La cohabitation a tué mon précédent couple, c'était une horreur, témoigne la jeune femme. Lorsqu'on vit à deux, on perd trop de son indépendance.»*

S'ENGAGER DIFFÉREMMENT

Refus de la cohabitation, polyamour, relation libre, etc., sont-ils en réalité le signe d'un refus de l'engagement chez les jeunes? *«Si les jeunes ne voulaient plus s'engager, ils pourraient simplement passer d'un partenaire à l'autre grâce aux sites de rencontre, remarque Christophe Giraud. Être en couple est déjà une forme d'engagement: ce sont deux personnes qui choisissent de conserver un lien.»* Chez les 15-20 ans, le couple reste sans conteste la relation amoureuse *«la*

plus attendue et la plus souhaitée», atteste Isabelle Clair, qui souligne par ailleurs que les jeunes restent en majorité attachés au couple traditionnel. Pour ceux qui s'engagent dans des formes alternatives, l'engagement prend des allures différentes. *«Ces jeunes, complète Christophe Giraud, ne se font plus la promesse d'être ensemble pour toujours mais celle d'avoir authentiquement envie d'être en couple.»* Bastien l'atteste: même en couple libre, l'engagement envers l'autre est toujours bien présent. *«Dans une relation ouverte, la fidélité est émotionnelle, et non physique. On conserve une relation unique avec quelqu'un»,* développe-t-il. De même pour Lucie et Jean, qui évoluent à distance. *«C'est justement parce que l'on souhaite que notre relation fonctionne que nous avons opté pour plus de flexibilité»,* argumente ce dernier. Pour Léa, l'engagement ne se résume d'ailleurs pas au couple. *«Mes relations amoureuses sont versatiles, alors je m'évertue d'abord à construire des amitiés fortes, plus stables, souligne-t-elle. Dans 10 ans je me projette davantage avec mes amis que dans une quelconque relation amoureuse.»* L'amour ne se contente plus d'eau fraîche. ●

Pauline Fricot

(*) Le prénom a été changé.

1. D'après les violences conjugales enregistrées par les services de sécurité en 2021 (analyse Interstats, décembre 2022).
2. Selon le sondage Ifop intitulé «La répartition des tâches ménagères au sein du couple», réalisé en 2019 pour le label Consolab.





La double vie de L_nny

Depuis sa découverte de la réalité virtuelle, L_nny mène une double vie. Son quotidien, son métier, ses amitiés se tissent dans deux mondes distincts l'un de l'autre. Une réalité qui touche de plus en plus de jeunes, pour le meilleur... ou pour le pire ?

Ernest décroche le téléphone avec une voix enjouée. Il arpente les mondes virtuels sous la forme de son avatar et sous un autre nom : L_nny¹. Une taille moyenne, un corps fin, des cheveux longs, noirs, une imposante cape noire, un chapeau de cowboy. Sa vie a basculé il y a 3 ans, quand il a mis un casque de réalité virtuelle sur sa tête pour la première fois. Il a alors plongé dans un autre monde, celui de VRChat².

Au début, c'est occasionnel. Et puis il commence à y aller régulièrement, jusqu'à passer des soirées entières à discuter avec d'autres utilisateurs et à vouloir mettre cette activité au cœur de sa vie. Informaticien de formation, il quitte finalement son travail en 2022 pour devenir créateur de contenu dans les mondes virtuels... et ça fonctionne ! Aujourd'hui, il est suivi par plus de 41 000 personnes sur TikTok³ et des entreprises le contactent pour organiser des événements virtuels.

Dans des vidéos durant entre 1 et 3 minutes, L_nny met en scène son avatar et raconte les expériences de son évolution dans le monde virtuel. *«Je fais plein de rencontres très différentes de celles de la vie courante, il n'y a pas de jugement sur le physique, sur la manière de vivre, sur l'âge ou la classe sociale, puisqu'on peut seulement voir un avatar devant nous»*, explique-t-il. En face de son avatar, d'autres avatars : femmes, hommes, il n'en a aucune idée. L_nny rencontre un moine bouddhiste, fait de l'hypnose, danse à des concerts, participe à des pièces de théâtre. Le tout depuis son salon.

Ces vidéos qu'il propose sur les réseaux sociaux lui apportent de la visibilité. Une entreprise lui a ainsi récemment commandé une soirée de Noël. D'ordinaire acheminés en avion des 4 coins du monde pour une grande réunion de fin d'année en présentiel, les collaborateurs de cette firme se sont cette année vu envoyer un casque de réalité virtuelle. L_nny a construit pour eux un vaisseau spatial virtuel et a pu être rémunéré pour son travail. *«Ils ont passé une soirée tous ensemble, à distance, c'était une belle expérience.»* Devant lui un monde réel s'est ouvert : de nouveaux amis, un nouveau travail *«J'ai quitté mon métier pour faire ce que j'aime et me connecter à pleins d'autres personnes qui font comme moi.»* La réalité virtuelle fait désormais partie intégrante de son nouveau mode de vie – et il n'est pas le seul.

LA REPRÉSENTATION DE SOI

La popularisation de la réalité virtuelle incite les scientifiques à en étudier les risques. Le premier d'entre eux semble être celui qui porte sur la représentation de soi. *«Le sentiment d'incarnation dans un humain virtuel – un avatar – a une influence»*, détaille le rapport de l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (Anses), intitulé *«Expositions aux technologies de réalité virtuelle et/ou augmentée»* sorti en 2021. *«Si les études montrent principalement des modifications comportementales considérées comme “positives” (comportement plus social, moins sensible aux stéréotypes de genre ou racistes), les mécanismes menant à ces modifications pourraient tout autant induire des modifications “négatives”, même si cela n’a pas été étudié directement, pour des motifs éthiques. Les résultats de ces études suffisent à souligner la nécessité d’une vigilance.»* Parmi les modifications comportementales dites positives, il y a des exemples dans le domaine médical. Immerger *«des grands brûlés dans un monde froid comme la banquise lors d’épisode très douloureux, comme le changement des pansements, contribue à apaiser leur douleur»*, complète Dina Attia, scientifique de l'Anses et spécialiste des questions relatives à la réalité virtuelle.

La problématique se pose plutôt sur les modifications considérées comme négatives des comportements. *«Nous manquons de données scientifiques étudiant l’influence qu’une immersion virtuelle peut avoir dans la vie réelle. Par exemple, si l’on a la possi-*

bilité de tuer impunément quelqu’un dans le monde virtuel, cela a-t-il un effet dans notre rapport aux autres dans le monde réel?» se questionne Dina Attia. À cette question L_nny ricane : *«J’en doute beaucoup.»* Il affirme néanmoins qu'il est indispensable pour lui d'avoir un équilibre entre monde virtuel et monde réel – qu'il trouve grâce à ses colocataires et son amie, qui ne mettent jamais de casque de réalité augmentée sur leur tête.

LES DANGERS DE LA RÉALITÉ VIRTUELLE

La réalité virtuelle soulève d'ailleurs des enjeux de nature physique. *«Ma copine ne peut pas mettre de casque sur la tête, ça lui donne des vertiges»*, révèle L_nny. Ces vertiges sont un symptôme de la cybercinétose, une sorte de mal des transports. Lors d'une immersion dans un monde virtuel, le cerveau reçoit des messages contradictoires. L'avatar est en mouvement dans le monde virtuel, mais le corps est à l'arrêt dans le monde réel, comme quand, par exemple, on attrape un objet virtuellement sans que le corps physique ne bouge. *«Le cerveau doit faire beaucoup d’efforts pour s’adapter»*, affirme Dina Attia. Dans son rapport, l'Anses émet un certain nombre de recommandations : ne pas conduire après avoir été immergé dans un monde virtuel ou encore entraîner sa vue à regarder au loin pour ne pas développer de la myopie. *«Il faut encadrer l’usage de la réalité virtuelle mais certainement pas arrêter ces applications»*, soutient la chercheuse.

D'après l'Anses, les adolescents entre 9 et 14 ans évoluent beaucoup dans le monde virtuel, essentiellement pour jouer aux jeux vidéo. D'après la scientifique, cette tranche d'âge aura de plus en plus de facilité pour s'immerger dans la réalité virtuelle, ce qui provoqueront un phénomène de masse



à contrôler. «*Les enfants ont un système visuel en cours de développement, l'usage du casque de réalité virtuelle pourrait possiblement en compromettre la croissance.*» L_nny a d'autres inquiétudes au sujet du développement de la réalité virtuelle. «*Je manque d'outils de modération dans mes activités professionnelles en virtuel.*» Il donne l'exemple d'un concert dans un monde virtuel qu'il a organisé. «*Quelqu'un peut diffuser un contenu inapproprié sur les écrans devant tous les spectateurs sans que je puisse faire quoi que ce soit pour l'arrêter.*» La réalité virtuelle est pour lui une société qu'il faut protéger. Il souhaite pour cette raison ouvrir une chaîne YouTube et créer du contenu plus long et plus détaillé sur les mondes virtuels. Tout en gardant les pieds sur terre. «*Je viens de m'inscrire à une course de 300 kilomètres en skate électrique, alors que je ne sais absolument pas en faire! Ça n'a rien à voir avec ma réalité virtuelle et j'ai hâte!*» conclut L_nny en rigolant. ●

Maud Cadoret



LA RÉALITÉ VIRTUELLE

La réalité virtuelle, d'après l'Institut national de recherche en sciences et technologies du numérique (Inria), est définie comme l'immersion d'un utilisateur dans un environnement synthétique simulé par un ordinateur. Et le marché? Celui des casques de réalité virtuelle a doublé en 2021, avec 11 millions de ventes. D'après le cabinet de recherche Counterpoint spécialisé en technologie, le secteur pourrait enregistrer 105 millions de ventes dans le monde en 2025⁴. Selon un rapport de Grand View Research, le marché de la réalité virtuelle devrait lui tripler d'ici 2028⁵. Ces données vont toutes dans le sens d'une conclusion : la réalité virtuelle va se diffuser massivement dans les prochaines années. ●

1. /leni/
2. Plate-forme de monde virtuel en ligne.
3. Application mobile de partage de vidéos de 1 à 3 minutes très populaire chez la jeune génération.
4. Karn Chauhan, «*Oculus Quest 2 Cumulative Sales Hit Record 4.6 mn as XR Headset Shipments Almost Triple YoY in Q1*», Counterpoint Research, 14 juillet 2021.
5. *Virtual Reality Market Size, Share & Trends Analysis Report 2023 - 2030*, Grand View Research, 2021.



«Le regard paternaliste des adultes a toujours existé»

L'historienne Yolande Cohen revient sur les spécificités de la lutte politique des moins de 30 ans

Historienne à l'Université du Québec à Montréal, Yolande Cohen a travaillé sur la mobilisation des jeunes en France depuis la fin du ^{xix}^e siècle. Elle revient pour 90° sur la constitution de la jeunesse en un «groupe» à part entière et sur son engagement dans la lutte politique.

La jeunesse s'est-elle toujours mobilisée politiquement ?

Yolande Cohen : Il faut avant tout interroger la notion de «jeunesse». Telle qu'on l'entend aujourd'hui, la «jeunesse» a émergé à la fin ^{xix}^e siècle, au moment de l'industrialisation du continent européen. Avant, la distinction était moins marquée entre les âges. Au cours de la révolution industrielle, de nouvelles catégories sociales émergent plus distinctement, comme celles des jeunes et des femmes, du fait des rôles particuliers qu'ils tendent à avoir dans la société. C'est à cette période que la jeunesse se structure comme groupe à part entière : la loi du 22 mars 1841 fixe l'âge à partir duquel il est possible de travailler et interdit le travail des enfants de moins de 8 ans.

L'instruction obligatoire est instaurée en 1882 pour les enfants de 6 à 13 ans et la généralisation progressive de l'accès aux études supérieures en France permet aux jeunes de se retrouver entre eux. Cela facilite les échanges et les rencontres. De l'émergence de ces nouvelles sociabilisations découle au tournant du siècle une nouvelle forme de mobilisation politique : celle de la jeunesse.

💧 Autour de quelles problématiques la jeunesse se mobilise-t-elle en premier lieu ?

Y.C. : Les jeunes se mobilisent surtout autour de thématiques qui les concernent directement, et qui ont évolué au fil du temps : l'antimilitarisme avant la Première Guerre mondiale puis la fin du service militaire, la contestation d'une forme d'embrièvement, les luttes de genre... Quels que

DES FORMES D'ACTION MOUVANTES

Sur le fond comme sur la forme, l'engagement des jeunes a évolué depuis la fin du ^{xix}^e siècle. Laurent Lardeux, sociologue à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (Injep), distingue 3 phases. Avant Mai 68, la mobilisation des jeunes se manifeste à travers un militantisme partisan centré sur l'action syndicale, elle-même surtout cristallisée autour l'Union nationale des étudiants de France (Unef), née en 1907. « *L'engagement des jeunes était alors davantage lié aux syndicats car ils commençaient à travailler plus tôt, ajoute le chercheur. Avec l'évolution du marché de l'emploi, les jeunes font davantage d'études, et la structure syndicale est progressivement moins présente dans leur engagement.* » Avec Mai 68 les choses se transforment brutalement : « une révolte de la jeunesse » apparaît, qui, pour la première fois, critique la société et s'oppose frontalement aux générations qui l'ont précédée. La période post-Mai 68 est marquée par la crise économique et une hausse du chômage. Les jeunes délaissent une quête idéologique de libertés pour se concentrer sur des enjeux jugés plus concrets, comme « *les impacts de la crise économique* », précise le chercheur. Parallèlement, l'identification à un mouvement partisan s'érode. Les jeunes passent d'un attachement identitaire fort pour un seul mouvement à un investissement plus fugace. « *Ils se définissent*

d'abord comme activistes, conservent plusieurs casquettes et refusent l'appartenance à un collectif comme à une marque », explique Laurent Lardeux.

Les formes d'activités protestataires non encadrées augmentent dès les années 1980 en raison d'une perte de confiance à l'égard des partis politiques et des organisations syndicales. Entre 1990 et 2008, le nombre de jeunes de 18 à 29 ans déclarant avoir déjà participé à une manifestation a augmenté de 18 points pour atteindre 49 % (contre 40 % pour les plus de 30 ans)¹. « *Face à cette tendance, on peut s'interroger : s'agit-il d'un effet de génération ou d'un effet d'âge ? Est-ce que les jeunes sont par nature plus éruptifs et finissent par s'assagir ? Il y a certes toujours eu une revendication spécifique de la jeunesse. À travers elle, les jeunes tentent d'exister dans la société et revendiquent leur place. Néanmoins, les jeunes mobilisés des années 1980 et 1990 sont restés protestataires en grandissant et votent encore aujourd'hui de façon intermittente. On catégorise souvent les jeunes, mais beaucoup moins les seniors. Ce sont en réalité les "baby-boomers" qui ont un rapport différent à la politique : ils votent beaucoup plus que les autres générations, protestent moins et ont une plus grande allégeance aux partis politiques* » conclut Laurent Lardeux. ●

soient les sujets de ces luttes, les adultes ont toujours porté un regard paternaliste sur elles.

💧 **Au sein des mouvements politiques, on observe la création de branches spécifiquement dédiées aux jeunes, comme le Mouvement des jeunes socialistes ou l'Union des jeunes pour le progrès en soutien à Charles de Gaulle. Pourquoi cette scission entre jeunes et adultes ?**

Y.C. : La création de ces mouvements est caractéristique de l'apparition de modes d'organisation spécifiques à la jeunesse. Par exemple, en ce qui concerne le mouvement socialiste, la section des jeunes est créée quelques années après le parti. Elle tente de s'émanciper et aspire à être un groupe autonome, avec son propre modèle et ses propres revendications. Malgré ces prises de position, force est de constater que, dans les faits, l'organisation de ces jeunes ressemble à celle de leurs aînés. Loin de créer une culture politique alternative, les mouvements de jeunes sont en réalité souvent des pépinières de militants, un lieu d'apprentissage visant à façonner les futurs cadres de parti, où se transmet le mode d'action et de pensée dominant.

💧 **Quelles victoires ont été obtenues par les jeunes ?**

Y.C. : Les jeunes ont apporté des visions alternatives qui sont parfois devenues des standards. Prenez Mai 68 : ils ont mis en avant les questions féministes qui ont infusé au sein de la société. Ils ont même gagné quelques victoires politiques comme l'accès à la contraception dès 1967. Les lycéens et étudiants ont aussi porté en France d'autres mobilisations de grande ampleur comme celle de 1986 qui a conduit au retrait du projet de loi Devaquet visant à réformer l'Université ou celle de 1995 contre la création du contrat d'insertion

professionnelle (CIP), qui a été abandonné. On se souvient aussi du retrait du contrat première embauche (CPE), le projet de Dominique de Villepin retiré en 2006 après trois mois de contestation sociale associant la jeunesse et les syndicats.

💧 **On entend souvent que le mouvement des jeunes pour le climat est inédit par son ampleur. Qu'en pensez-vous ?**

Y.C. : Il est vrai qu'autour de la question du climat on observe des manifestations transnationales qui dépassent les frontières du monde occidental et mobilisent des jeunes de tous les pays, y compris ceux du Sud. Cela a été favorisé par la mondialisation. Mais ce n'est pas complètement inédit. S'ils n'avaient pas cette ampleur, d'autres mouvements avant celui-ci ont eu une résonance internationale. Par exemple, on observe durant Mai 68 des mouvements étudiants en simultané dans différents endroits du monde, comme au Brésil ou au Japon. La mobilisation autour des questions écologiques, qui s'est développée en France dans les années 1970, n'était d'ailleurs pas au départ un mouvement identifié comme «jeune». Cela a sensiblement changé avec l'engagement en 2018 de la militante suédoise Greta Thunberg. ●



Propos recueillis par
Pauline Fricot

1. Selon une étude intitulée « Des jeunes davantage impliqués et plus protestataires », publiée en 2010 par l'Injep.



Jeunesse et politique, c'était mieux avant ?

À chaque élection, à chaque mobilisation sociale, la question revient comme un vent mauvais sur les plateaux télé, les matinales de radio, dans les équipes de campagne : « *Et les jeunes alors ?* » Capable de faire tomber des gouvernements, d'imposer son rythme aux mobilisations, de faire paniquer les préfets de police, la jeunesse est l'objet de beaucoup d'attention de la part du monde politique et des médias. Pourtant, ce qui inquiétait le plus les présentateurs télé lors de la dernière élection, c'était sa supposée absence. Il semblerait que les jeunes ne votent plus. Alors, la jeunesse des années 2020 se désintéresse-t-elle vraiment de la politique ?

UNE JEUNESSE ENGAGÉE... SAUF DANS LES URNES!

Le résultats des enquêtes statistiques sont implacables : les jeunes votent moins que les vieux, et ils votent de moins en moins. Au second tour des législatives de 2022, les moins de 30 ans étaient 28 % à aller voter contre 45 % en 2002¹. Non seulement ils votent moins mais, même quand ils votent encore, ils votent moins régulièrement. Le « vote systématique », le fait de voter aux deux tours de l'élection présidentielle, puis aux deux tours de

l'élection législative, soit 4 fois en quelques semaines, est une pratique qui a fortement diminué. En 2022, seuls 17 % des moins de 30 ans sont allés voter systématiquement contre 48 % des plus de 65 ans.

Parce qu'ils votent moins, les jeunes sont logiquement moins représentés par la classe politique. Les décisions prises aujourd'hui par les élus servent ainsi davantage les électeurs du troisième âge, bien qu'elles touchent directement les jeunes qui auront à en subir les conséquences dans le temps. Pourquoi donc ces jeunes, premiers concernés, ne sont pas les premiers mobilisés ?



D'autres enquêtes le montrent pourtant², la jeunesse de 2023 se dit beaucoup plus engagée sur les questions sociales et écologiques que les générations précédentes. *«Je me sens concernée par la solidarité envers ma mère, envers le prolétariat, les plus pauvres et les femmes qui vont être touchées par la réforme des retraites»*, explique par exemple Alison, lycéenne à Pontault-Combault (Seine-et-Marne), engagée contre la réforme des retraites en ce début d'année 2023. Les jeunes se disent engagés, mais ne votent plus. Alors, que font-ils ?

LES RAISONS DU DÉSAMOUR DES JEUNES POUR LE VOTE

«Les jeunes ne sont pas de mauvais citoyens. Ça, c'est une idée de "boomer"»³. explique Vincent Tiberj. *«Les jeunes générations sont plus éduquées, plus diplômées, mieux informées que leurs aînés»*, et elles considèrent surtout que le vote n'est pas le seul moyen d'action politique. Ainsi, s'ils sont moins nombreux dans les partis politiques, on retrouve les jeunes en nombre dans les mouvements associatifs : 1 jeune sur 2 a déjà donné bénévolement de son temps pour une association en 2021⁴. Des chiffres confirmés par Dominique Thierry, président d'honneur de France Bénévolat : *«C'est chez les moins de 35 ans que la progression du bénévolat est la plus forte ces dernières années. Les jeunes veulent du projet concret, immédiat, opérationnel, collectif»*, précise-t-il.

Une première piste d'explication apparaît donc : la politique, ce ne serait pas *«concret, immédiat»*. Beaucoup d'énergie pour peu de résultats, c'est un peu ce que dit Alison, la lycéenne de Pontault-Combault : *«Si la jeunesse ne vote pas, c'est principalement*

parce qu'elle pense que ça ne permet pas de changer les choses» d'après Vincent Tiberj.

Autre piste, le désir de *«collectif»*, un mot qui résonne avec l'analyse de Vincent Tiberj : *«La France a une spécificité : sa culture politique est élitiste. Les partis politiques sont centrés sur l'exécutif, sur l'idée qu'un homme seul peut actionner les choses, Cette culture ne marche plus auprès des jeunes qui sont en recherche d'horizontalité, de consensus. On voit de plus en plus de partis structurés autour d'une personne : Le Pen au RN, Macron à LREM, Mélenchon à LFI. On n'organise pas de débats internes : une figure tutélaire décide de tout.»* C'est aussi ce que raconte Gabin, jeune étudiant et ex-militant LFI. Il a quitté le mouvement de Jean-Luc Mélenchon fin 2022 du fait de *«l'absence de démocratie et de dialogue interne»*.

Pour Vincent Tiberj, la professionnalisation des partis est également une des raisons du désamour global des jeunes envers eux : *«Les partis aujourd'hui sont des partis de professionnels, de gens qui veulent faire carrière, devenir élus ou collaborateurs d'élus»*, un phénomène qui touche tous les partis, quel qu'en soit le bord. Alors Gabin et ses camarades ont décidé de ne plus dépendre de ces partis mais de s'organiser comme ils l'entendent. Ils ont lancé un nouveau mouvement, plus local et plus proche des électeurs. Il s'appelle Poitou Populaire. *«Le principe est simple : avoir une politique pour les gens, pas pour l'argent ou pour la professionnalisation. [...] On va se battre sur des enjeux locaux»*, explique Gabin. D'autres formes d'organisation sont possibles : *«Podemos, en Espagne, avait des leaders qui ont essayé d'associer tous les citoyens à leurs décisions, par des mandats impératifs»⁵ par exemple»*, conclut Vincent Tiberj. Et cette stratégie s'est avérée payante, y compris auprès de la jeunesse.

UNE JEUNESSE QUI NE VOTE PLUS... ET DES AÎNÉS QUI NE FONT PAS BEAUCOUP MIEUX

Mais les jeunes ne sont pas les seuls à basculer vers l'abstention : la démobilisation politique, en particulier face aux urnes, est un phénomène global qui touche toutes les catégories d'âges. Ainsi, si le vote systématique en 2007 était de 31 % pour les jeunes (14% de plus qu'en 2022), il était aussi de 60% pour les plus âgés, soit 12% de plus qu'en 2022⁶.

Les jeunes semblent néanmoins avoir un désir qui leur est propre, celui d'organisations plus respectueuses, plus horizontales, plus bienveillantes et plus exemplaires. Ils retrouvent en partie ces valeurs dans les associations... qui les ramènent parfois à la politique : *« J'ai d'abord été adhérente au Secours populaire, j'ai fait des "runs écologiques" »*⁷ raconte Alison, *« j'ai été déléguée à la vie lycéenne mais je ne pouvais pas vraiment me battre sur d'autres sujets plus politiques dans ces espaces, donc j'ai rejoint un parti politique récemment. »*

Les jeunes auraient aussi envie de victoires ici et maintenant et d'un exemple de contre-société idéale pour continuer d'y croire. La contre-société communiste ou socialiste désignait, des années 1870 à 1950, ces lieux qui donnaient à voir ce à quoi ressemblerait un monde utopique. Elle rassemblait bars associatifs, coopératives démocratiques à prix modérés ou encore lieux artistiques et militants. Un archipel qui ressemble à s'y méprendre à celui des écovillages d'aujourd'hui ? ●

Valentin Bertron

1. Élisabeth Algava, Kilian Bloch, « Vingt ans de participation électorale : en 2022, les écarts selon l'âge et le diplôme continuent de se creuser », Insee, 2022.
2. Laurent Lardeux, Vincent Tiberj, « Générations désenchantées ? Jeunes et démocratie », Injep, 2021. D'après les résultats de l'enquête « European Values Study ».
3. Terme désignant les personnes nées entre 1945 et 1965, issues du « baby boom », et réputées plus conservatrices que les jeunes générations.
4. « Baromètre DJEPVA sur la jeunesse 2021 », Credoc/Injep, 2022.
5. Un mandat impératif oblige l'élu à une série d'actions précises et définies. S'oppose au mandat représentatif où l'élu décide librement ce qu'il doit voter, dire et faire durant son mandat.
6. Étude de l'Insee 2022 citée plus haut.
7. Courses de fond organisées pour sensibiliser aux enjeux de l'écologie.





Ruraux et écolos, une jeune génération à l'engagement terre à terre

Ils ont grandi loin de la capitale, ne font ni politique, ni bénévolat, ni grands discours en faveur de l'écologie. Pourtant, certains jeunes issus du monde rural ne se sentent pas moins concernés et acteurs face au dérèglement climatique.

En Ariège, en Picardie ou dans le Vaucluse, portraits de Salim, Éléonore et Nicolas, trois jeunes écolos aux paroles tout en contrastes, résolument attachés au bon sens et à leur terre d'origine.

Dans le Sud de la France, la terre a soif. Une sécheresse « historique », que Salim constate déjà au début du printemps.

Tout près de chez lui, à Montbel, non loin de Carcassonne, le lac de 5 km² était quasiment à sec en plein mois de février dernier. Pas étonnant au regard du déficit pluviométrique, supérieur à 30% dans la région¹.

« Jean-Claude Van Damme l'avait prédit il y a 20 ans », plaisante Salim. Le rire du jeune homme de 28 ans devient amer quand il ajoute : « Les scientifiques parlaient du manque d'eau bien avant JCVD. Et, pourtant, il n'y a toujours pas d'aides pour installer des systèmes de récupération d'eau des ménages. Et c'est pourtant à eux que le gouvernement demande de faire le plus d'efforts ! »

Pour lui, « écologie » est un mot fourre-tout. Au choix un terme racoleur utilisé par les médias pour faire de l'audience, ou un grand mot mis en avant par des poli-

« L'écologie, soit tu en parles d'un point de vue de scientifique, soit tu te tais. »

Salim, 28 ans, ouvrier en Ariège

tiques qui ne font rien pour autant. « En écologie, soit tu donnes un point de vue de scientifique comme le GIEC, soit tu te tais », revendique-t-il d'une voix claire. Le reste n'est qu'un babillage sans conséquence à ses yeux.

Les yeux bordés de cernes, le jeune homme vient de terminer sa journée. Levé depuis 2 heures du matin, il travaille comme ouvrier de nuit dans une usine de fabrication de fromage. Un job éreintant, mais qu'il préfère à son précédent : salarié dans une entreprise de transformation de viande. Salim se rappelle avec dégoût de « tous ces déchets produits par l'industrie agroalimentaire », qui lui ont fait totalement changer

sa consommation de viande. Dorénavant, c'est en circuit court qu'il achète, directement chez les producteurs, si ses finances du moment le permettent. Autrement, il préfère s'en passer.

«Être écolo, c'est aussi une question de moyens, d'éducation et d'argent», commente-t-il simplement. Et de culture. Pour sa famille de confession musulmane, attachée

à une cuisine maghrébine très carnée, difficile d'accepter son nouveau régime en matière de viande. Et, en même temps, Salim le sait, c'est de cette même culture que sa conscience écologique est née. «Dans la religion musulmane, il y a ce principe de laisser la terre dans le même état qu'elle était à ta naissance. Petit, on me répétait de ne pas salir l'endroit dans lequel on vivait.» Souriant, il ajoute : «J'ai gardé ça en grandissant.»

« Se revendiquer écolo, c'est devenu un truc de jeunes privilégiés un peu déconnectés. »

Éléonore, 28 ans, étudiante en Picardie

Entre Auchel et Cauchy-à-la-Tour, à 1 heure de route de «la grande ville» de Lille, Éléonore a grandi dans le respect de la terre. Autour de chez elle, des champs, des plaines. Et, entre les routes, quelques terri-ils débordant de verdure, vestiges du passé minier du bassin picard.

Dans le jardin de son enfance, les adultes font eux-mêmes pousser des fruits et légumes, sans produits chimiques, pour que la terre reste saine, mais avec du compost,

pour «ne rien gâcher». «Dans ma famille d'ouvriers et d'agriculteurs, c'est simplement du bon sens», constate la jeune femme. Elle garde un œil critique sur le terme «écolo», qu'elle juge parfois comme «un truc de jeunes privilégiés un peu déconnectés des réalités. Le mot est devenu hors-sol pour une partie de la population». Comprendre : un truc de «bobo».

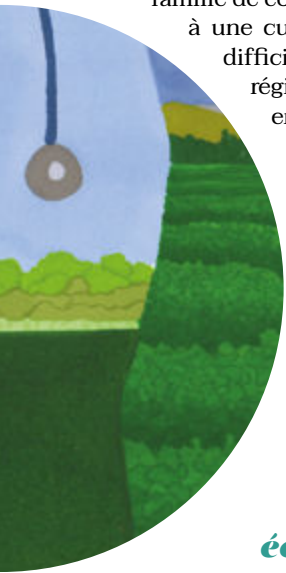
Assise sur son lit, sa silhouette se découpe sur un papier peint au motif étoilé. Celui de sa chambre d'enfant, où elle passe les week-ends quand elle ne s'enferme pas dans sa résidence universitaire lilloise pour réviser. En 4^e année de médecine, prise par les cours, les révisions, les gardes, Éléonore a peu de temps pour se soucier de l'écologie. Mais la question s'invite souvent au cœur de son travail. «Ce qui est sidérant, c'est le nombre de choses stériles qu'on jette à l'hôpital», déplore-t-elle amèrement.

En attendant, elle soupire, lasse de voir comment certains font de ces enjeux une position idéologique : «Mes potes de droite pensent que c'est un truc de gauchistes, mais ça devrait être transversal et commun à tous les partis.»

« Je fais des efforts énormes, je ne traite mes vignes que 3 fois par an, mais les clients ne veulent rien savoir : c'est le label bio ou rien. »

Nicolas, 32 ans, viticulteur dans le Vaucluse

Derrière le timbre jovial de Nicolas, le moteur de sa voiture ronronne en bruit de fond. Il me décrit ce qu'il voit par le pare-brise, autour de lui : des rangs de vignes à perte de vue, le ciel bleu et la silhouette du mont Ventoux.



En 20 minutes de trajet, chaque matin, le jeune homme de 32 ans retourne sur les bancs de l'école. Au lycée agricole Louis-Giraud de Carpentras, dans le Vaucluse, Nicolas suit la formation du brevet professionnel responsable d'entreprise agricole (BP REA). Un certificat bien utile pour le jeune vigneron, héritier du domaine de son père, dit «Lebrun». C'est avec ce diplôme qu'il pourra ensuite augmenter la capacité de ses terres, et obtenir plus de subventions.

«Le vin, je baigne dedans depuis tout petit, je sais comment ça marche», s'enorgueillit-il. S'il se dit soucieux de l'environnement, Nicolas continue pourtant de traiter sa vigne, mais a minima, et sans se donner comme perspective d'obtenir un jour le label bio pour son vin, trop cher.

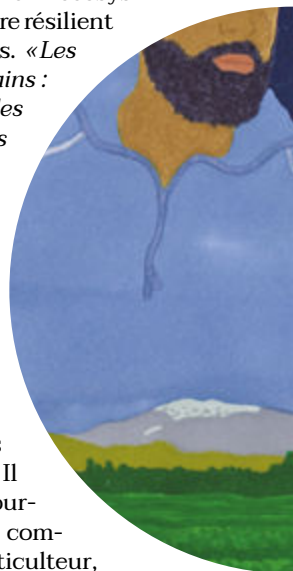
Pourtant, il fait face à des clients intransigeants. *«Si vous n'êtes pas bio, ça ne m'intéresse pas»,* s'est-il entendu répéter à plusieurs reprises dans des salons. *«1 client sur 2 pense qu'il n'y a pas de traitement dans la viticulture bio. Mais c'est faux, les vignes bio aussi sont traitées par des produits!»* explique-t-il. Si les produits de traitement biologiques sont plus respectueux du sol, le nombre de passages est plus élevé qu'en viticulture conventionnelle, notamment à cause du traitement par le cuivre². Ce qui engendre un lourd bilan carbone auquel *«on pense peu»,* selon Nicolas. Le gasoil du tracteur, l'énergie des machines pour tasser et retourner la terre... *«Chez moi, on ne traite que trois fois l'année»,* confesse-t-il en insistant vivement : *Mais mes clients ne le savent pas parce que, dans le conventionnel, entre un gars qui fait deux "pschitt" sur ses plantes et un mec qui balance 300 litres de produit chimique, il n'y a aucune distinction.»*

Malgré cette invisibilisation, Nicolas continue à imaginer des stratagèmes écologiques pour son domaine. Un système d'arrosage

au goutte à goutte, des ruches, des nichoirs à chauves-souris, etc. : une myriade d'éléments permettant de diversifier l'écosystème de ses vignes et de le rendre résilient face aux maladies potentielles. *«Les vignes sont comme les humains : moins tu les médiques, plus elles s'habituent à se défendre toutes seules»,* sourit-il.

Mais Nicolas va plus loin : *«Au fond, faire du vin est une ineptie en matière d'écologie. On utilise 10000 bouteilles en verre qui viennent de l'étranger, 10 litres d'eau pour 1 litre de vin en cave... C'est beaucoup de ressources pour peu de production.»* Mais sa portière claque d'un coup. Il est arrivé à destination, sa journée de 10 heures peut enfin commencer et son quotidien de viticulteur, qu'il aime tant, reprendre le dessus sur ces considérations décourageantes. Au retour de l'école ce soir, peut-être prendra-t-il le temps de montrer à son fils de 2 ans et demi les vignes qui sont les siennes, qui font sa fierté, sa terre et son vin. ●

Margaux Longeroche



1. Chiffres de la préfecture de l'Ariège, à l'issue du point situation du 17 mars 2023.
2. En juin 2022, le Conseil interprofessionnel du vin de Bordeaux attribuait la hausse du volume des traitements utilisés dans la région à la viticulture biologique, très gourmande en pesticides « naturels » comme le cuivre.



Parler de ses émotions face au changement climatique, cela devient nécessaire dans une société soumise à des certitudes angoissantes. C'est probablement la raison pour laquelle de plus en plus d'espaces se créent : pour laisser cette parole sortir et transformer l'anxiété en pouvoir d'agir.

Éco-anxiété, comment en parler ?

« **L**es jeunes sont-ils vraiment éco-anxieux ? » ; « Comment parler aux éco-anxieux ? » ; « Vous êtes éco-anxieux ? Voilà les raisons d'espérer ». Les médias regorgent d'articles traitant de l'éco-anxiété. Et nous, les jeunes, sommes de plus en plus nombreux à ressentir les effets du stress voire de l'angoisse face à l'urgence climatique. C'est le cas de Marthe. Elle a 22 ans et vient d'un petit village en Charente, à quelques kilomètres d'Angoulême. L'éco-anxiété, elle l'a d'abord développée au lycée. « En 2016, à mon entrée en 1^{re}, j'ai intégré le club développement durable. Les professeurs qui l'organisaient nous ont donné des chiffres et des faits pour caractériser le dérèglement climatique que j'ai eu l'impression de découvrir vraiment pour la première fois. » Marthe ressent alors beaucoup d'angoisse et de colère contre ceux qui ne font rien, voire qui ne sont pas conscients de la gravité de la situation.

NON, L'ÉCO-ANXIÉTÉ N'EST PAS UNE MALADIE

Des profils comme celui de Marthe, Charline Schmerber en a vu passer, beaucoup. « Dès qu'un nouveau rapport du Giec sort, on a un afflux de nouveaux patients. » La psychothérapeute s'intéresse aux émotions liées changement climatique depuis 2019. Elle

déplore que cette anxiété soit trop souvent vue comme une simple pathologie mentale. Elle cite l'étude d'un groupe de chercheurs australiens et néo-zélandais spécialistes de l'éco-anxiété¹ : « L'anxiété liée au changement climatique est une réponse rationnelle compte tenu de la gravité de la crise. »

Dans son cabinet à Montpellier, Charline Schmerber reçoit des patients et patientes éco-anxieux qui ont entre 21 et 56 ans. Si la manière de parler de ce qu'ils ressentent varie, la praticienne note que leur éco-anxiété touche souvent des dimensions importantes de leur vie. « Les plus jeunes se posent des questions sur leurs études, les jeunes adultes se demandent s'ils auront des enfants ou s'ils doivent rester avec un compagnon qui ne partage pas leurs convictions écologiques. »

L'ÉCO-ANXIÉTÉ, UN TABOU ?

Dans ses moments d'angoisse, difficile pour Marthe de savoir à qui en parler. « J'ai besoin que les personnes à qui je m'adresse sachent directement de quoi il s'agit quand j'exprime mon éco-anxiété, explique Marthe. Sinon je n'en parle pas. » À l'inverse, elle sait qu'en parler est un soulagement : « Ça me permet

d'analyser ce que je ressens et de trouver comment je peux faire face.»

Charline Schmerber le constate aussi avec ses patients. Son cabinet est souvent le premier espace où ils se sentent libres d'exprimer pleinement leurs émotions. Et cela leur fait du bien. *«C'est un premier pas qui mène à des changements de long terme dans leur vie.»* Alors la psychothérapeute regrette qu'il n'existe pas davantage d'espaces

destinés à parler d'éco-anxiété, un sentiment qui concerne pourtant de plus en plus de personnes.

«J'ai vu augmenter les demandes d'abord en octobre 2020, pendant la crise du covid, puis à la suite des méga-feux l'été dernier», explique la spécialiste. Selon un sondage Ifop publié en octobre 2022, 55% des Français ont le sentiment de souffrir d'éco-anxiété².

Même dans les milieux militants, l'expression des angoisses face à la crise climatique ne s'est invitée que récemment dans les discussions. Quand Jean Le Goff, psychosociologue, commence sa thèse en 2013 sur l'éco-anxiété au sein du mouvement Alternatiba, ce n'est pas encore un sujet. *«On ne parlait pas de ce qu'on ressentait»,* explique-t-il. *Entre personnes très conscientes de la dégradation écologique, il n'y avait pas de place pour exprimer ses ressentis.»* L'une des explications à ce silence selon lui : la nécessité d'être dans l'action.

«On vit tous les jours dans ce monde la dégradation écologique. Mais on ne parle presque jamais de ce que ça nous fait.»

Jean Le Goff, psychosociologue

«Les militants pensaient que la mobilisation devait passer par des émotions positives : l'enthousiasme, la joie.»

VERS UNE RÉPONSE PLUS CRÉATIVE ET PLUS GLOBALE ?

Jean Le Goff croit, lui, aux bienfaits d'une discussion collective autour de l'éco-anxiété. D'où son envie de créer des «cafés-climat», une initiative venue du Royaume-Uni. Le premier d'entre eux aurait été créé par une Écossaise, Jess Pepper. Objectif : créer des groupes de discussions moins formels que les groupes militants, et permettre à chacun de se sentir légitime à parler de ses émotions face au dérèglement climatique. Et c'est à l'Académie du climat à Paris que Jean Le Goff a reproduit ces cafés-climat. Des discussions en groupe facilitées par deux intervenants. *«Les premières fois, il n'y avait personne. Mais on est resté, c'était important de dire que cet espace existait, qu'une porte s'était entrouverte»,* raconte Jean Le Goff. Il espère voir essaimer ces cafés-climat dans toute la France.

Quand on lui demande si ce sont les émotions négatives ou positives qui mobilisent le plus, Jean Le Goff préfère ne pas répondre à cette question, trop manichéenne à son goût. Il s'agit moins de provoquer des émotions chez les gens, que de leur permettre d'exprimer celles qu'ils ressentent déjà. *«L'apathie d'une partie de la population n'est qu'une apparence.»* Il cite ainsi une psychologue américaine, Renée Lertzman, une des premières à s'être intéressée aux effets du dérèglement climatique sur nos émotions³. À partir d'une enquête de terrain, elle montre que c'est dans le rapport au paysage, à l'environnement proche que s'exprime l'intérêt de beaucoup pour le climat. Et, lorsque celui-ci est transformé



par l'activité humaine, cela produit une «mélancolie environnementale», un profond sentiment de perte chez celles et ceux qui semblent, au premier abord du moins, insensibles aux enjeux climatiques.

Dans ses conférences⁴, Renée Lertzman prône, elle aussi, l'ouverture de discussions autour de nos émotions. «*Nous avons besoin de personnalités publiques qui expriment leur éco-anxiété, soutient-elle. L'inquiétude, la peur, sont des réactions qu'il serait normal de voir chez nos dirigeants dans le contexte actuel.*»

Pour continuer d'ouvrir la discussion, Charline Schmerber a récemment créé le Rafue, le Réseau des professionnels de l'accompagnement face à l'urgence écologique. C'est le tout premier réseau qui rassemble des chercheurs et thérapeutes spécialistes de l'éco-anxiété. Leur objectif : mieux orienter les patients et mettre en commun leurs connaissances pour faire de l'éco-anxiété un sujet de recherche à part entière. ●

Margaux Longeroche

1. Teaghan L. Hogg et al., « The Hogg Eco-Anxiety Scale: Development and validation of a multidimensional scale », *Global Environmental Change*, Vol. 71, novembre 2021.
2. « Les Français et leur bien-être mental - Vague 2 », enquête Ifop pour la fondation Aésio, octobre 2022.
3. Renée Lertzman, *Environmental Melancholia: Psychoanalytic dimensions of engagement*, Londres, Routledge, 2015.
4. Ted Talk de Renée Lertzman, « How to turn climate anxiety into action », décembre 2019.
5. Elizabeth Marks et al., « Young People's Voices on Climate Anxiety, Government Betrayal and Moral Injury: A Global Phenomenon », *The Lancet*, septembre 2021.



L'ÉCO-ANXIÉTÉ, KÉZAKO ?

Le terme apparaît en 1997. C'est la Belgo-canadienne Valérie Lapaige, une médecin-chercheuse en santé publique et en santé mentale, qui le théorise pour la première fois. Elle observe un mal-être profond chez ses patients lié à une prise de conscience de leur responsabilité face à l'urgence climatique.

En France, l'éco-anxiété s'impose dans le débat public quelques années plus tard, à l'été 2019 au cours duquel plusieurs records de température sont battus. Puis, en 2021, la sortie du nouveau rapport du Giec renforce le phénomène. Au même moment paraît l'une des premières enquêtes d'envergure mondiale sur l'éco-anxiété dans la revue *The Lancet*⁵. Parmi les 10 000 jeunes âgés de 16 à 25 ans interrogés, il y a des Français. Et, pour 74 % d'entre eux, l'avenir est effrayant.

Pour mieux connaître le profil de ces éco-anxieux, Charline Schmerber fait sa propre enquête en ligne en 2019. Elle obtient plus de 1200 réponses. D'après ses résultats, les éco-anxieux, sont plutôt des éco-anxieuses, jeunes, qui habitent en ville, et sont détentrices d'un diplôme de niveau Bac+2 minimum. ●



Quand la jeunesse fait corps avec la cause écologique

« On se sert de notre corps pour bloquer un monde qui court à sa perte »

C'est par ces mots que Rachel, 21 ans, évoque ses dernières actions de désobéissance civile. Comme Arthur, Marie, Sacha et Sixtine*, qui ont entre 21 et 28 ans, elle a choisi de s'engager physiquement dans la lutte contre le réchauffement climatique, au-delà des grands discours et des « petits gestes ».

Pour certains, l'engagement physique des jeunes militants écologistes d'aujourd'hui semble nouveau. Pour d'autres, il s'inscrit dans la continuité d'une lutte qui s'est toujours faite sur un mode corporel : on se souvient des militants du *Rainbow Warrior* entravant les essais nucléaires dans le Pacifique sur leur bateau coulé par les services secrets français en 1985, de ces femmes du mouvement Chipko, en Inde, encerclant un arbre pour empêcher son abattage ou des dizaines de milliers de personnes occupant le plateau du Larzac, en août 1973 et 1974, contre l'extension d'un camp militaire aveyronnais. À l'aune de cet héritage, le combat des jeunes pour la sauvegarde de l'environnement portera-t-il enfin ses fruits ? Et à quel prix ? Au moment où cet article est finalisé, on ne sait toujours pas si l'un des manifestants contre les méga-bassines de Sainte-Soline est sorti du coma dans lequel il était tombé à la suite de violents affrontements avec les forces de l'ordre¹. En attendant de futures réponses, la revue 90° vous propose une immersion dans le quotidien

de ces jeunes militants qui mettent leur corps en jeu, voire en danger, pour s'opposer à la destruction du monde.

💧 Pourriez-vous nous raconter une action où vous avez senti que votre corps devenait un instrument de lutte ?

Marie : C'était en 2019 lors de ma première action avec Extinction Rebellion², à Paris. En remplissant le formulaire d'inscription, je tombe sur cette question : « Quel niveau de risque juridique souhaitez-vous prendre ? » J'avais envie de vivre à fond mon militantisme : je me suis inscrite pour un maximum de risque juridique. Il s'agissait de bloquer le pont de Sully à Paris : on s'est assis en ligne au milieu bras dessus, bras dessous... on faisait à peine la largeur du pont ! 30 minutes plus tard, la police est arrivée.

Arthur : Moi, c'était avec Ende Gelände³. On était une marée, tous assis, attachés les uns aux autres. Les policiers nous tiraient un par un, ça a duré des heures... Avec mon trio, on était indécrochables. À la fin de la

journée, les policiers avaient pris tous les gens autour de nous et on s'est retrouvés comme un îlot, déconnectés du reste du groupe. Alors on s'est levés, et on s'est mis à chanter *Garde la paix*⁴. Une fille traduisait les paroles en direct aux policiers allemands et, nous, on se sentait puissant : ils ne nous avaient pris ni nos corps, ni nos voix.

Sixtine : Quand je suis allée en Allemagne bloquer des mines de charbon, on était au moins 4 000. À un moment, la police a essayé de nous encercler pour mieux nous diviser, alors on a décidé de prendre le plus d'espace possible en faisant un cercle avec des centaines d'autres militants. C'était immense, et on a pu tenir jusqu'au coucher du soleil. Et, ensuite, nous étions tellement nombreux qu'il était impossible pour la police de nous emmener au commissariat.

💧 Quels risques physiques court-on quand on participe à ce genre d'actions ?

Sacha : Il y a deux types de risques : les violences qui viennent du public et celles qui viennent de la police. Je me souviens d'un automobiliste très énervé, quand on bloquait la route d'un aéroport, qui a saisi l'un d'entre nous par la nuque avant de le plaquer au sol.

Rachel : Le pire, pour moi, ça a été la garde à vue : la policière a pris un gros couteau pour détacher les liens que j'avais utilisés pour m'attacher. La fouille était humiliante, porte ouverte. Sans parler de la privation de liberté... Alors, oui, j'ai peur quand je vais en action. Mais j'ai plus peur de ce qui nous attend dans 10 ans avec le réchauffement climatique. On met nos corps en danger parce que c'est notre dernière chance, il ne nous reste que ça.

💧 Comment vous protégez-vous, alors ?

Arthur : À Extinction Rebellion, la non-violence⁵ est un principe fondamental qui guide nos actes et notre posture. Cela favorise en plus le soutien du grand public : soit la police se montre violente et les images choquent, soit elle se retient devant les caméras et on peut continuer à occuper pacifiquement un lieu.

Rachel : On montre qu'on est vulnérable : regardez, je suis juste Rachel, 23 ans, je pourrais être votre cousine, votre petite sœur, votre petite-fille...

Marie : Après cette fameuse action du pont de Sully, tous les médias ont montré les vidéos où les policiers nous traînaient par terre. Ça a marqué un tournant dans la façon dont la police gère ce genre d'événements : je n'ai plus vu de bombes au poivre et, quand on nous détachait, c'était presque délicatement. Pourquoi nous réserve-t-on ce traitement de faveur ? Parce qu'on ne dérange pas trop : on est essentiellement des Blancs, jeunes et aisés.

💧 Corps individuels ou corps collectif, qu'est-ce que cela change à la lutte ?

Arthur : Seul ou ensemble, ce n'est pas du tout pareil. Quand on ensemble, on est comme un nuage d'abeilles insaisissable, on sent le groupe derrière soi à chaque instant.

Sacha : C'est cet esprit de groupe, cet esprit de corps, qui nous donne la force de poursuivre la lutte.

Sixtine : Je pense que même seul on peut utiliser son corps, ne serait-ce que comme symbole. C'est ce que fait Camille Étienne quand elle se recouvre de faux pétrole pour alerter sur l'exploitation des ressources en Arctique. Dans tous les cas, l'essentiel c'est de causer un niveau de perturbation tel que le Gouvernement ou les citoyens soient forcés de réagir.



💧 **Enfin, est-ce qu'engager son corps est la méthode de lutte la plus efficace ?**

Sixtine : C'est tellement difficile d'évaluer l'efficacité d'une action ! Les luttes contre les aéroports de Notre-Dames-des-Landes⁶ ou de Roissy⁷ n'auraient pas pu être gagnées sans qu'on occupe concrètement les lieux en se mobilisant physiquement. Utiliser seulement le recours légal et juridique ne marche pas : c'est quand le corps est dans un endroit où il ne devrait pas être, comme par exemple sur un tarmac, que les choses bougent.

Arthur : Je ne vois pas ça comme une échelle d'engagement, mais plutôt comme un paysage d'actions. Mon pouvoir à moi, c'est ma voix, mes mains, puis tout mon corps. Et à titre personnel j'ai épuisé les autres solutions : tractage, manifestations, actions anti-pub...

Marie : Je pense que chacun doit agir comme il le sent. Personnellement, je continue les petits gestes (économiser l'eau, l'électricité, ne pas manger de viande...) par souci de cohérence avec mes valeurs. Je me sens aussi utile par mon métier : en tant que journaliste, j'ai l'impression d'avoir plus d'impact en écrivant un article sur le recyclage qu'en étant végétarienne pendant un an.

💧 **Maintenant que vous avez mis votre corps au cœur de la bataille, comment envisagez-vous la suite de votre engagement ?**

Sacha : Beaucoup d'activistes ont arrêté leurs études ou leur travail pour se consacrer à plein temps à la cause. Moi, je continue mon master pour mes parents... mais je serais prête à mettre mon corps encore plus en danger : les gens qui se suspendent dans le vide du haut des ponts pour arrêter la circulation, ça m'inspire.

Sixtine : De mon côté, en ce moment, je me suis mise un peu en retrait pour me concentrer sur ma carrière artistique : je commence à écrire un roman graphique sur le féminisme... un autre combat.

Arthur : Si je m'arrête de lutter, ça ne va pas changer le monde. Mais, moi, éthiquement, je ne pourrai pas. ●

Propos recueillis par
Mélanie Brisard

(*) Certains prénoms ont été changés.

1. Le samedi 25 mars 2023, dans les Deux-Sèvres, des milliers de manifestants se sont retrouvés à Sainte-Soline pour dénoncer le projet de méga-bassines, ces réservoirs immenses puisant dans les nappes phréatiques pour irriguer des cultures intensives.
2. Mouvement de désobéissance civile en lutte contre l'inaction face au réchauffement climatique, lancé en octobre 2018 au Royaume-Uni.
3. Mouvement écologiste de désobéissance civile né en Allemagne en 2015, qui s'est illustré dans le blocage de mines de charbon.
4. Hymne de la Zad du Testet écrit par l'artiste militante Luciole en 2014 et dont les paroles s'adressent directement aux policiers.
5. Principe de conduite en vertu duquel on renonce à la violence comme moyen d'action, que ce soit contre les personnes ou les biens. Utilisée comme technique de résistance dans les luttes politiques, elle peut se traduire en grève, manifestation, boycott ou encore désobéissance civile.
6. Projet de création d'un nouvel aéroport près de Nantes lancé en 1968 et abandonné en 2018 suite aux vives controverses écologiques et économiques suscitées par le projet. L'occupation par les militants de la zone humide où devait être basé le nouvel aéroport a popularisé l'expression de « zone à défendre » ou « Zad ».
7. Projet d'extension rendu public en 2020 et abandonné en 2021 car enfin jugé « obsolète » par le gouvernement au regard des enjeux écologiques, après plusieurs actions de désobéissance civile alertant sur ces mêmes enjeux.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE PARENT ? TELE EST LA QUESTION

jeunes. Une étude publiée par *The Lancet* en 2021 révèle ainsi que 39% des 16 à 25 ans «hésitent à faire des enfants» car ils sont inquiets des bouleversements climatiques en cours et à venir³.

LA PEUR D'UN MONDE INVIVABLE POUR SON ENFANT

Consciente des enjeux du dérèglement climatique, une partie de la jeunesse hésite à faire des enfants. Ils sont nombreux à craindre une baisse de la qualité de vie pour les futures générations. Certains estiment même qu'une naissance serait un poids carbone supplémentaire pour la planète. Un sujet qui divise autant qu'il fait réfléchir...

723 000 bébés sont nés en France l'an dernier. Un «point bas historique» selon l'Insee¹. Et pour cause : le nombre moyen d'enfants par femme de moins de 30 ans ne cesse de baisser depuis les années 2000. Près d'un tiers de la gent féminine refuserait même catégoriquement d'avoir ne serait-ce qu'un seul enfant². L'une des raisons de cette remise en question de la procréation ? L'angoisse liée aux problématiques environnementales, qui touche en particulier les

Mélanie en fait partie. À tout juste 19 ans, elle a déjà retourné le problème dans sa tête dans tous les sens, en vain. Au fond, elle voudrait devenir mère. Mais donner naissance à un être humain dans le monde tel qu'il est aujourd'hui, et surtout tel qu'il pourrait être dans quelques années, n'est pas envisageable pour elle. «J'ai peur qu'il n'ait pas une bonne enfance, surtout si la situation climatique se dégrade, ce dont je suis certaine. Je pense qu'un enfant devrait avoir le droit à un certain confort de vie, ce qui est loin d'être assuré.» La jeune Picarde d'origine préfère suivre sa raison plutôt que son cœur : «Je ne veux pas avoir d'enfant pour mon propre plaisir. Je ne veux pas privilégier mon bonheur aux dépens de son bonheur à lui.»

Cette décision radicale témoigne d'un regard nouveau sur la parentalité. Angoissés par le dérèglement climatique, nombre de jeunes se demandent ainsi s'il est responsable de fonder une famille. Une réflexion également entamée par Romain, tout juste 24 ans. Le

responsable formation chez les Jeunes Écologistes hésite lui aussi à faire des enfants.

Malgré ses doutes légitimes, Romain préfère se montrer philosophe : « *D'un autre côté, je me demande si le combat ne va pas s'arrêter si on ne fait plus d'enfants et qu'on baisse les bras totalement... Est-ce que ce ne serait pas arrêter d'avoir l'espoir de pouvoir changer les choses ?* » Le jeune habitant de la périphérie lilloise a même réussi à transformer son désir d'enfant en une source de motivation pour agir. S'il s'est engagé en politique, c'est aussi et surtout pour pouvoir améliorer les conditions de vie des futures générations : « *Je me dis qu'il est hors de question que je laisse un monde tel quel à mes enfants.* »

FAIRE DES ENFANTS POLLUE LA PLANÈTE ?

Devenir écolo parce que l'on veut des enfants ? Un point de vue paradoxal, si ce n'est contradictoire pour les « Ginks » (*green inclinations, no kids*). Ce terme venu tout droit des États-Unis désigne les personnes qui font le choix de ne pas procréer pour des raisons écologiques. Adeptes du malthusianisme⁴, ils estiment que mettre au monde un enfant ne fait qu'aggraver le problème de surpopulation et d'épuisement des ressources naturelles. Pour réduire leur empreinte écologique, ils font donc le choix de ne pas faire d'enfants. Les Ginks s'appuient notamment sur une étude publiée dans la revue scientifique *Environmental Research Letters* en 2017⁵. Selon celle-ci, une naissance équivaldrait à 60 tonnes équivalent CO₂ par an, soit 6 fois l'empreinte carbone d'un Français moyen. Un chiffre qui a créé la polémique en se fondant sur l'idée que le volume des émissions de CO₂ par personne resterait le même pour les siècles à venir et en excluant la possibilité d'une réduction liée à des changements de modes de vie.

C'est en tout cas ce que pense Théo, étudiant de 19 ans en licence d'histoire à Poitiers : « *On peut trouver des solutions, imaginer un système beaucoup moins polluant en transformant nos pratiques quotidiennes.* » L'argument des Ginks, selon lequel on ne pourrait plus assumer le coût carbone d'enfants supplémentaires, a également été relativisé par l'ingénieur Emmanuel Pont. Il évoque lui aussi l'importance du mode de vie⁶ : « *Admettons que nous soyons deux fois moins nombreux sur Terre. Est-ce que nous allons pour autant fermer la moitié des puits de pétrole ? Ou est-ce qu'on ne va pas plutôt passer tous nos week-ends à Ibiza en avion parce que ce sera devenu moins cher ?* » Il a également calculé qu'appliquer la politique de l'enfant unique en France pourrait faire baisser de 5 à 10% les émissions du pays d'ici 2100, soit autant que rénover tous les bâtiments vétustes. « *Par rapport à la radicalité de la mesure, c'est finalement relativement faible* », conclut-il.

Avoir ou ne pas avoir des enfants ? Adopter ? Une chose est sûre, la réponse à ces questions reste infiniment complexe pour la jeune génération troublée par la crise climatique. ●

Sophie Vanel

1. « Bilan démographique 2022 », *Première, Insee*, n° 1935, janvier 2023.
2. « En avoir ou pas ? Enquête auprès des Françaises sur leur désir d'enfant et le regret maternel » Ifop/Elle, octobre 2022.
3. Elizabeth Marks et al., « Young People's Voices on Climate Anxiety, Government Betrayal and Moral Injury: A Global Phenomenon », *The Lancet*, septembre 2021.
4. Doctrine politique prônant la restriction démographique selon le britannique Thomas Malthus (1766-1834)
5. Seth Wynes, Kimberly A. Nicholas, « The climate mitigation gap: education and government recommendations miss the most effective individual actions », *Environmental Research Letters*, vol. 12, n° 7, juillet 2017.
6. « Faut-il faire moins d'enfants pour sauver la planète ? », *podcast Chaleur humaine*, septembre 2022.



Quand les jeunes artistes français changent de disque pour la planète

Sur la jeune scène musicale française, des artistes osent mettre l'écologie au cœur de leur création et de leur pratique. Pour la revue 90°, certains ont accepté d'en parler. Ils partagent les difficultés qu'ils traversent du fait de ce positionnement audacieux mais aussi leur détermination à contribuer à leur manière à la lutte contre le changement climatique.

Comme un refrain sans fin, l'alarme sonne. Elle nous assomme avec ses amas de chiffres, sa multitude de scénarios et ses informations parfois indigestes. L'urgence écologique résonne comme une mélodie de plus en plus assourdissante et démoralisante. Ainsi, beaucoup d'entre nous, les jeunes, aimeraient se boucher les oreilles, par peur ou par déni. D'après une étude publiée par la revue *The Lancet* en 2021, 75 % des jeunes français (16-25 ans) jugent que l'avenir est effrayant¹.

Afin de couvrir le bruit de fond stressant que représente l'urgence climatique, de jeunes musiciennes et musiciens, chanteuses et chanteurs, décident donc de

changer de disque. Elles et ils proposent, non pas d'éclipser le sujet, mais de l'évoquer avec poésie, optimisme et engagement.

« UNE RÉVOLUTION POÉTIQUE »

« Je me sens comme un témoin ! Un artiste, c'est juste quelqu'un qui fait la photographie d'une époque. Aujourd'hui, il me paraît normal que les enjeux écologiques soient plus présents dans les textes », déclare le chanteur Tim Dup. À 28 ans, celui qui a déjà sorti plusieurs titres évocateurs en matière d'environnement est convaincu du rôle de la musique dans le combat écologique. « On a besoin de rapports du Giec, de scientifiques, de personnes techniquement à la pointe, précis et impartiaux, pour dresser un portrait factuel et chiffré du problème climatique. Mais la poésie est aussi nécessaire pour que ce combat-là soit d'ordre sensible ! »

Une conviction partagée par 50 % des Français, pour qui la musique peut nous aider à être moins sourds face aux cris de la planète, d'après un sondage Harman Kardon/You Gov². La musique a d'ailleurs toujours été un instrument de la lutte sociale. Selon la musicologue Hyacinthe Ravet, « la musique contribue à donner une signification aux événements qui se produisent et

nous interrogent ». Celle-ci a joué un rôle clé dans les mouvements sociaux du xx^e siècle. La chanson *Masters of War*, dans laquelle Bob Dylan dénonce la guerre au Vietnam, en est une illustration bien connue. *Talkin' 'bout a Revolution* de Tracy Chapman sorti en 1988 devient vite le chant de révolte des plus démunis dans une Amérique entrée de plain pied dans le libéralisme des années 1980. La chanson *La Grenade*, interprétée par Clara Luciani, est aujourd'hui l'un des airs entonnés lors des manifestations du collectif féministe #NousToutes. En 2023, le titre *Baraye...*, véritable hymne de la protestation contre le régime iranien depuis la mort de Mahsa Amini, a été sacré « meilleure chanson pour le changement social » aux Grammy Awards.

Pour condamner, s'opposer ou dénoncer, la musique constitue donc un immense levier. Qui peut aussi s'avérer utile dans la lutte pour préserver une planète habitable. Reprenant les mots de l'astrophysicien Aurélien Barrau, Tim Dup suggère ainsi qu'il faut engager « une révolution écologique, politique et poétique ».

Et c'est ce qu'il tente de faire à travers ses titres, comme celui intitulé *Les Larmes du monde* et interprété avec l'activiste pour la justice sociale et climatique Camille Étienne. Les paroles y sont contrastées, évoquant alternativement les merveilles du monde et les excès de l'humanité. « *C'est une alternance de beau et de laid, de doux et de brutal. Il y a une photographie de la planète qui est douloureuse et, en même temps, il y a de la clarté. La vie humaine est tout le temps comme ça, elle fait naître des ombres et des lumières* ». Dans ce titre, Tim Dup a aussi souhaité « personifier la planète [...], rapporter la nature dans une forme humaine pour mieux comprendre la douleur qu'on lui inflige ».

Le clip, par la mise en scène d'images projetées sur le chanteur et la militante, est aussi une forme d'engagement. « *L'idée était de montrer des images terribles : des poissons morts, des tremblements de terre, des forêts qui brûlent. Notre réalité contemporaine, sans casque virtuel. Puis des projections de la nature conservée, avec cette fois-ci les casques virtuels, comme si ça n'existait déjà plus* », détaille l'artiste.

« LA TERRE CLAMSE, CLAMSE ET NOUS AVEC »

Sur la nouvelle scène française, le duo musical et fraternel MAB s'est quant à lui construit une véritable identité d'artistes engagés pour la cause environnementale. Notamment connus pour leurs titres *Clap Clap I* et *Clap Clap II* interprétés lors des manifestations pour le climat à Paris, ces deux frères de 25 et 28 ans, Gbriel et Hadrien, n'hésitent pas à écrire et composer des chansons engagées. « *J'ai toujours eu cette envie, je suis inspiré par des gens comme Brassens, Gael Faure... Par tous ces artistes qui n'ont pas juste fait des chansons mais qui ont su critiquer et dénoncer !* » s'exclame Gabriel.

Dans leur titre *L'Abondance*, les deux frères explorent le clivage générationnel parfois présent en matière de conscience écologique. Sur fond d'ironie, ils racontent la relation entre deux générations, les moins de 30 ans et les « boomers ». « *C'est une chanson d'éco-anxiété³, qui réfléchit à la manière de regarder nos parents et nos grands-parents avec amour, malgré l'héritage qu'ils nous laissent, sans rentrer dans une forme de rancœur* », dévoile Gabriel.

Combattre le ressentiment et la colère, c'est l'une des branches ADN du répertoire de MAB. Un seul credo : extraire le négatif pour le transformer en positif. « *On pour-*

«On ne rous en rent pas de nous avoir donné vie dans un monde mourant, ça ne fait que 50 ans que rous êtes au courant.»

– L'Abondance

rait se dire que c'est horrible de faire de la musique à cette période-là! Nous, on trouve ça excitant de faire partie de cette génération d'artistes qui a un défi à relever, et L'Abondance aborde aussi ce sujet-là pour moi», s'écrit Hadrien.

UNE POSITION D'ÉQUILIBRISTE

Le fait que de jeunes chanteurs comme Tim Dup et le duo MAB s'engagent pour la cause climatique ne doit pas masquer la difficulté de la démarche. Porter dans sa voix les maux d'une planète qui souffre comporte son lot d'obstacles. Le premier se situe dans le positionnement même de l'artiste.

Celui-ci doit-il extraire les gens d'un quotidien difficile et faire rêver ou bien peut-il donner à voir la sombre réalité climatique? Tim Dup joue l'équilibriste. «J'essaie d'être les deux, je ne suis pas revendicateur mais j'essaie de restituer des faits avec une certaine poésie.»

Dès lors, l'écriture des paroles a un rôle prépondérant pour ne pas tomber dans certains écueils. «Au départ, on voulait dénoncer, éveiller les consciences et du coup on sacrifiait l'esthétique», se souvient Gabriel de MAB. «Ça ressemblait trop à des manifestes», renchérit Hadrien.

Selon les deux frères, la solution résiderait dans l'expression de l'émotion et de l'intime. «Une chanson engagée, c'est une

chanson au même titre qu'une autre. On y parle de nos angoisses et de nos espoirs pour l'avenir. Et, aujourd'hui, l'écologie représente autant la peur du futur qu'un combat source d'espérance», explique Gabriel.

ENTRE SINCÉRITÉ, RADICALITÉ ET HUMILITÉ

L'un des premiers risques rencontrés lors de l'écriture d'un texte engagé pour la cause environnementale, c'est aussi d'être moralisateur. «C'est un peu le même défi que de ne pas être niais dans une chanson d'amour», compare Hadrien. Ne pas être l'inquisiteur, le rabat-joie, «l'écolo relou de service». Bref, ne pas gâcher la fête.

Lors d'une soirée joyeuse et dansante, peu de gens souhaitent entendre parler de l'Amazonie qui brûle ou de la montée des eaux sur le littoral français. Comme le résume si bien Gabriel, «c'est chiant!» Pourtant, selon le chanteur, des artistes n'hésitent pas à l'être. «Orelsan est moralisateur! Quand il démonte le bling bling⁴ dans son titre Rêve mieux, il te dit quand même de changer tes valeurs!»

Adresser des reproches, réprimander les personnes qui étalent leur richesse, pourrait donc être bien vu dans une chanson. «Tu l'acceptes car c'est esthétiquement fort. Quand Orelsan explose ses détracteurs, il n'y va pas avec le dos de la cuillère. Pour convaincre, il faut aller au fond de sa pensée et le dire avec toute la véhémence requise», poursuit Gabriel.

Le rappeur caennais aurait donc trouvé la recette. Ne pas être dans la dénonciation facile d'un problème ou dans le politiquement correct. Miser sur la sincérité et la



radicalité. Un avis que partage Tim Dup : *« Il ne s'agit pas d'écrire une chanson sur les prairies pour dire que c'est joli, on a aussi besoin d'une noirceur. Il ne faut pas être dans la dénégation des problèmes tels qu'ils sont. La seule recette, c'est la vérité. »*

Dire les choses, ne pas être dans le déni. Savoir les exprimer avec force. Mais aussi rester humble. *« Orelsan le fait avec brio. Il y a plusieurs chansons dans lesquelles il se décrit comme un mec médiocre sur plein d'aspects. Du coup, lorsqu'il te fait la morale ensuite, tu es prêt à l'entendre car tu sais que c'est l'avis d'un mec imparfait »,* note Hadrien.

Une qualité que l'on retrouve également chez la chanteuse engagée Pomme, selon Gabriel : *« Elle ne se pose pas comme la personne fédératrice, elle convainc simplement par l'exemple en agissant, en proposant par exemple des repas végétariens sur sa tournée. »*

« UN TERRAIN CASSE-GUEULE »

Malgré ces ingrédients pour réussir son engagement écologique en chanson, peu de jeunes artistes écrivent, composent ou interprètent des titres aux accents écolo. *« C'est un terrain casse-gueule »,* s'amuse Gabriel. *« Une fois que t'as commencé à ouvrir ta bouche sur un sujet comme celui-ci, on vient t'embêter constamment, donc beaucoup d'artistes n'ont pas envie de se prendre la tête, de se faire des ennemis, et évitent d'en parler »,* poursuit-il.

Selon Hadrien, tout engagement dans le domaine artistique impose une forme d'exemplarité parfois difficile à supporter. *« Prends l'exemple d'Angèle qui a interprété sa chanson Balance ton quoi : lorsque son frère fait une connerie (ndlr : le rappeur*

Roméo Elvis a été accusé d'agression sexuelle par une femme en 2020) 2 ans plus tard, elle s'est tout pris dans la gueule simplement parce qu'elle a évoqué le sujet des violences sexuelles dans un titre », dénonce-t-il.

En matière d'urgence écologique, l'engagement musical constitue aussi un terrain glissant. De par les conséquences parfois négatives que cela implique, mais aussi parce que le contexte économique n'y est pas particulièrement propice.

Des maisons de disques jusqu'aux diffuseurs, l'écologie ne serait pas très vendeuse. *« Ce sont des sujets un peu durs, ce n'est pas simple d'en faire des étendards, des hymnes. Les radios ont beaucoup plus le souci de la légèreté que celui de la véracité sur notre société »,* développe Tim Dup.

Afin de donner sa chance à une musique engagée écologiquement, les diffuseurs ont un rôle à jouer. Selon le chanteur de 28 ans, les radios doivent ainsi davantage se poser la question de *« l'intérêt social et politique »* d'un titre.

Hadrien et Gabriel déplorent aussi ces verrous systémiques. *« Un artiste signé en major⁵ qui sort d'une émission de télé-crochet⁶, ça va être compliqué pour lui de commencer à parler d'écologie. »* Tous sont donc d'accord pour reconnaître le rôle des grands acteurs de l'industrie musicale. Les majors, les tourneurs, les festivals doivent prendre leurs responsabilités en valorisant davantage les chansons engagées écologiquement.

DES PAROLES AUX ACTES

Au-delà de ce que les artistes évoquent dans leurs titres, la scène musicale a également une responsabilité dans la manière dont elle conçoit son activité culturelle.

En termes de transport, de consommation énergétique ou d'alimentation, le monde du spectacle vivant doit réfléchir à ses pratiques pour s'engager dans une véritable transition écologique.

Certains jeunes artistes, comme le DJ nantais Simo Cell, ont déjà entrepris une réflexion sur leur empreinte carbone. En 2020, celui-ci dénonçait le fort impact écologique de son métier dans une tribune parue en juin 2020 dans le journal *Libération*⁷. Il s'y engageait à réduire ses trajets en avion pour privilégier le train, moins émetteur en CO₂. *«Aujourd'hui, 90 % de mes voyages en Europe se font en train. Dès qu'il y a moins de 10h de trajet, je choisis cette option à la place de l'avion. Depuis Nantes, ça me permet d'aller jusqu'à Berlin et partout en Angleterre!»* raconte le DJ de 30 ans. Des progrès donc, mais non sans peine. *«C'est encore un peu expérimental. En 2022, j'étais à 8 tonnes équivalent CO₂ émises. Cette année, je vais essayer de faire 6. L'idée, c'est de ralentir pour atteindre 2 tonnes par an, tout en trouvant un équilibre économique»,* complète-t-il.

S'en sortir économiquement et écologiquement, une tâche qui n'est pas aisée. *«Ça coûte deux à trois fois plus cher de prendre le train. Pour un trajet Nantes-Londres, c'est 100€ en avion, 400€ en train»,* déplore le jeune DJ. *«Je négocie souvent avec les organisateurs de soirée car ça fait des dépenses supplémentaires, que je dois parfois imputer sur mon cachet.»*

Ces choix de tournée ne sont donc pas anodins. Mais Simo Cell rassure : il y a des aspects positifs. *«Quand je suis obligé de prendre l'avion, je reste plus longtemps sur place pour me connecter avec la scène locale. Ce changement-là a beaucoup nourri ma pratique!»* s'exclame-t-il.

Ce travail de réflexion autour de l'impact de la pratique musicale est aussi réalisé

par les musiciens de l'Orchestre du nouveau monde de Bordeaux. *«Lors de nos résidences d'été, on vient de toute la France et on calcule notre empreinte carbone. On mange par exemple des produits locaux et ça fait une différence»,* déclare Rose Gallichan, joueuse d'alto de 23 ans.

ESPOIR ET OPTIMISME

Composé de 120 musiciens et musiciennes âgés de 18 à 25 ans et originaires de toute la France, l'Orchestre du nouveau monde (ONM) s'engage aussi pour l'écologie avec *«espoir et optimisme»*, selon sa directrice artistique Anna Kotelnikov. Plus que des actes ou des mots, la musique est essentielle pour imaginer le monde de demain. Et, selon Rose Gallichan, *«autant se permettre de le rêver ! Il n'advientra jamais rien de souhaitable si on ne l'imagine pas.»* ●

Florian Gourdin

1. Elizabeth Marks et al., « Young People's Voices on Climate Anxiety, Government Betrayal and Moral Injury: A Global Phenomenon », *The Lancet*, septembre 2021.
2. Daniel Shaw et al., « "Turn Up the Volume" Survey. Music Fan Attitudes towards Climate Change & Music Sustainability », université de Glasgow, mai 2022.
3. Angoisse liée au sentiment de fatalité vis-à-vis du changement climatique.
4. Style ostentatoire et excessif, étalage tapageur de sa richesse.
5. Principales sociétés de l'industrie musicale, qui gèrent la production, la distribution et la promotion de la musique (Universal Music, Sony Music, Warner Music).
6. Concours de chant à la télévision.
7. Simo Cell, « Tribune : Continuer à être DJ mais pas n'importe comment », *Libération*, 22 juin 2020.





TRAVAIL & REVENUS

Ne plus perdre sa vie à la gagner

Depuis quelques années, les Français en général et les jeunes en particulier remettent profondément en question la place prépondérante accordée au travail dans leur vie. Conditions dégradées, déséquilibre entre vie professionnelle et vie personnelle, perte de sens... Autant de raisons qui poussent les jeunes actifs à souhaiter travailler moins ou différemment.

Lle s'est complètement effondrée : la proportion de Français en activité affirmant que la place du travail dans leur vie est « très importante » est passée de 60% en 1990 à 24% en 2021¹. Avant les années 2000, avoir réussi sa carrière était synonyme d'avoir réussi sa vie. Mais les aspirations et les symboles de réussite traditionnels hérités des Trente Glorieuses sont aujourd'hui en perte de vitesse. Le travail est dorénavant désacralisé : les moins de 30 ans ne mettent plus leur carrière au centre de tout. Pour beaucoup, gravir les échelons ou obtenir un CDI n'est plus une priorité, consacrer sa vie entière à son travail est un concept qui semble dépassé. À présent, le travail est plutôt perçu comme un moyen de s'épanouir, de subvenir à ses besoins ou de financer ses projets plutôt que comme une fin en soi.

LES CONDITIONS DE TRAVAIL NE SONT PLUS CE QU'ELLES ÉTAIENT

La dégradation des conditions de travail dans de nombreux secteurs n'est pas étrangère à cette remise en question de la place centrale du travail dans nos vies.

Dans leur ouvrage *Redonner du sens au travail* (seuil, 2022), Thomas Coutrot et Coralie Perez identifient un phénomène d'intensification du travail. Depuis près de 30 ans, le rythme s'est accéléré malgré la mise en place en 2000 des 35 heures de travail hebdomadaire² et les modes d'organisation se sont transformés pour s'adapter à une société française de plus en plus tournée vers la performance au fil des années. Le travail salarié offre aujourd'hui un cadre bien souvent rigide, morcelé, pressant ; il octroie peu d'autonomie et laisse peu de place à une réelle convivialité.

Alexandra est étudiante en première année de science politique à Niort. Elle a fait un burn-out à 19 ans alors qu'elle travaillait chez Burger King pour financer ses études : *« Je ne savais même pas que c'était possible... Je voulais tout arrêter. En fait, j'ai le sentiment qu'on nous demande toujours plus, que ce soit au travail ou dans nos études. Ce n'est jamais assez... Nous devons constamment montrer notre implication, notre motivation. »*

LES FRANÇAIS S'ESTIMENT PERDANTS

Il y a 30 ans, 1 actif français sur 4 s'estimait perdant dans son rapport au travail. Aujourd'hui, c'est 1 sur 2³. La moitié des Français pensent donc qu'ils donnent plus au monde du travail qu'ils n'en reçoivent.

Cette perception n'épargne aucune classe d'âge et catégorie professionnelle⁴.

La croissance économique modérée que l'on connaît en France depuis les années 1980 affecte aujourd'hui particulièrement la perception du travail chez les moins de 30 ans. Un récent rapport de la Fondation Jean-Jaurès l'explique : *« Beaucoup voient leur entourage proche subir de plein fouet chômage et licenciements économiques. Un grand nombre de trajectoires professionnelles sont ainsi jalonnées d'alternances entre crainte de ne pas trouver d'emploi et crainte de le perdre. Il en résulte un rapport à l'emploi qui se façonne le plus souvent dans un climat anxiogène et contribue à désacraliser un idéal de réussite et de méritocratie par le travail »*⁵.

TRAVAILLER MOINS, PROFITER PLUS

La remise en question du temps consacré à travailler est aussi au centre des nouvelles préoccupations. En 2008, une large majorité de Français affirmait préférer gagner plus d'argent au détriment du temps libre. Ces proportions sont rigoureusement inverses aujourd'hui : 61 % des salariés français préfèrent désormais gagner moins d'argent mais avoir plus de temps libre⁶.

De nombreux jeunes scandent ainsi qu'ils ne veulent pas passer leur vie à la gagner. Ils seraient même 40 % à avoir déjà démissionné parce que leur vie professionnelle n'était pas adaptée à leur vie personnelle⁷.

Les jeunes veulent plus de temps libre pour profiter de leurs passions, voir leurs amis et leur famille. Ils veulent concilier vie privée et vie professionnelle et ne sont pas prêts à tous les sacrifices. *« Certains tentent ainsi de transformer la place du travail dans leur vie pour aller à l'essentiel »*, explique Céline Marty, professeure agrégée en philoso-

phie, spécialiste du travail. *«Par exemple, en France, certaines communautés tentent d'organiser collectivement leur travail pour ne pas s'épuiser et dégager du temps de vie pour autre chose. Elles limitent aussi leur production, le but n'étant pas de travailler plus pour accumuler mais de travailler justement pour simplement satisfaire leurs besoins.»*

PAS UN MAIS DES MÉTIERS

Bien que le temps consacré au travail ait diminué, la place accordée à ce dernier est encore qualifiée d'«importante» pour 84% des salariés⁸. Mais il prend désormais régulièrement des formes différentes. L'utilisation du statut d'indépendant a par exemple explosé ces dernières années : les trois quarts des jeunes de 18-34 ans souhaitent travailler d'où ils le souhaitent⁹. S'ouvrir à différents métiers et différents secteurs devient également progressivement la norme pour la génération Z, ces jeunes nés entre 1995 et 2010 : *«Il y a tellement de choses qui me passionnent, je veux tester plein de trucs ! Je ne me vois pas faire une carrière dans un seul domaine, j'ai envie d'avoir plein de projets, de changer tous les 6 mois et que ce soit ça la normalité»* confie une jeune participante à l'Agora travail du Mouvement Colibris¹⁰. Multiplier les expériences et se sentir bien dans sa vie professionnelle va aussi souvent de pair avec une profonde quête de sens au travail. Près de la moitié des 18 à 34 ans se disent ainsi prêts à gagner moins si leur travail contribue au bien-être de la société¹¹.

CHOISIR SON MODE DE TRAVAIL DEMANDE DES MOYENS

Mais ce nouveau rapport travail n'est-il pas réservé à des jeunes cadres qui ont de bons diplômes ? *«Certains jeunes sont dans l'ur-*

gence financière et auraient envie de pouvoir se poser ces questions-là. Mais ils ne peuvent pas parce qu'il leur faut un logement et de l'argent pour manger», déplore Marie-Hélène, conseillère en insertion à la mission locale de Niort. Avoir les bons diplômes, du temps, de l'argent, pouvoir réfléchir à sa vie professionnelle semblent exiger des prérequis paradoxaux puisque, pour en bénéficier, il est souvent nécessaire de travailler intensément. Les jeunes tentent donc tant bien que mal d'avancer à tâtons vers l'inconnu. Ils réfléchissent, inventent et expérimentent un système de travail idéal, qui ne se dessine pas encore clairement mais qui fait son chemin. ●

Sophie Vanel

1. « Enquête sur l'implication professionnelle des Français et leur perception de la valeur travail », enquête Ifop pour Les Makers, menée en octobre 2022 auprès d'un échantillon représentatif de 2 015 Français âgés de 18 ans ou plus.
2. Flora Baumlín, Romain Bendavid, « "Je t'aime, moi non plus" : les ambivalences du nouveau rapport au travail », Fondation Jean-Jaurès, janvier 2023.
3. Ibid.
4. « Le rapport des Français au travail », enquête Ifop pour Solutions solidaires, réalisée du 20 au 21 septembre 2022 auprès d'un échantillon représentatif 1 011 Français âgés de 18 ans et plus.
5. « "Je t'aime, moi non plus"... », art. cit.
6. Sondage de l'institut Randstad, cité dans l'émission 27 : « Les jeunes veulent-ils encore travailler ? », Arte, janvier 2023.
7. Ibid.
8. « Je t'aime, moi non plus »... art. cit.
9. Thomas Coutrot, Coralie Perez, *Redonner du sens au travail*, Seuil, 2022.
10. Agora travail organisée par le Mouvement Colibris le samedi 18 mars à Niort : journée de réflexions et de débats autour de la valeur travail avec des jeunes étudiants, des membres de Colibris et des experts du travail comme la philosophe Céline Marty.
11. « "Je t'aime, moi non plus"... », art. cit.



Quand fin du mois rime avec fin du monde

L'écologie peut-elle être une priorité pour les plus de 1 million de 18-29 ans considérés comme pauvres en France ? Avec moins de 939 euros mensuels, toutes aides comprises, l'écologie pourrait leur sembler bien accessoire face à la difficulté de se nourrir et se loger dignement. Pourtant, tous les jeunes contactés ont en commun l'envie d'agir en faveur de l'écologie, quels que soient leurs moyens.

Les jeunes adultes sont les plus touchés par la pauvreté aujourd'hui en France. Entre 2004 et 2019, la part des 18-29 ans considérés comme pauvres est passée de 8,4 à 12,3%¹. *«Jusqu'aux années 1970-1980, le taux de pauvreté chez les personnes âgées était élevé, contrairement à celui des jeunes, qui bénéficiaient du plein emploi. Aujourd'hui, la situation s'est inversée»*, explique Anne Brunner, directrice des études à l'Observatoire des inégalités.

Une des raisons de ce renversement de situation ? L'explosion du chômage depuis 40 ans. *«Les catégories d'âge systématiquement touchées sont celles qui entrent sur le marché du travail : les jeunes»*, poursuit la chercheuse. Et, même quand ils travaillent, les 18-29 ans sont très souvent confrontés à la précarité de l'emploi : *«Entre les stages, l'apprentissage, les missions d'intérim et la succession de CDD, leur période d'insertion pour accéder au CDI dure de plus en plus longtemps, notamment pour les moins diplômés»*, affirme celle qui a codirigé ce rapport

sur la pauvreté. *«Cette tranche d'âge est aussi la moins bien couverte par la protection sociale puisque les moins de 25 ans sont exclus du droit au RSA.»*

Sans surprise, le pouvoir d'achat est donc le sujet le plus préoccupant pour les jeunes². Pourtant, malgré des situations qui peuvent s'avérer très précaires, le changement climatique et ses conséquences n'en sont pas moins un sujet d'importance majeure pour une écrasante majorité de jeunes : 9 jeunes sur 10 se disent inquiets à son égard³.

DES JEUNES QUI MANQUENT DE MOYENS POUR VIVRE EN COHÉRENCE AVEC LEUR CONSCIENCE ÉCOLOGIQUE

Anaïs Marquis en fait partie : *«Le dérèglement climatique est un sujet très important pour moi»*, confie-t-elle. Actuellement sans emploi après avoir travaillé une saison dans la restauration, elle vit seule à Anhaux, au Pays basque. Malgré sa situation, sur les

quelque 1000 euros de chômage qu'elle touche par mois, 6 euros sont automatiquement transférés à l'ONG Greenpeace. *«Ce n'est pas grand-chose mais au moins ils sont bien utilisés!»* Néanmoins, difficile de faire plus : pour Anaïs, transformer un mode de vie polluant en un mode de vie plus sobre demande des moyens financiers qu'elle n'a pas. *«Dans le coin, tout le monde a une voiture, y compris moi : je ne pourrais pas me déplacer du tout sinon. Mais, si j'avais les moyens, j'achèterais une voiture électrique.»* En dehors des moyens financiers, le temps à consacrer à l'écologie vient aussi à manquer : *«Quand je faisais du service, j'étais tout le temps au travail. Je voulais faire un potager car c'est quelque chose que j'aime faire et que c'est sain pour moi et pour la terre. Malheureusement, je savais qu'il n'allait pas tenir vu que je n'étais jamais chez moi. Et, maintenant que j'ai le temps, c'est l'hiver...»*

LES ENJEUX DE LA CRISE CLIMATIQUE SONT SOUVENT MAL CONNUS DES JEUNES DE QUARTIERS

Par manque d'argent et de disponibilités, certains jeunes pourtant sensibles aux enjeux environnementaux se voient donc contraints de les reléguer au second plan. D'autres ne se posent tout simplement pas la question, n'ayant jamais rencontré ces problématiques dans leur parcours. C'est le cas de Nahel, tout du moins jusqu'à l'année dernière. Le jeune étudiant en management a grandi dans une banlieue proche de Strasbourg : *«On ne m'avait jamais parlé de la crise climatique et je ne m'y suis pas intéressé par moi-même. Et puis, en banlieue, ce n'est pas forcément un sujet qui nous vient à l'esprit directement. Nous avons autre chose à penser, autre chose à faire, comme travailler tôt et beaucoup pour s'assurer des*

revenus.» Lutter contre le réchauffement climatique? Difficile à comprendre pour celui qui, à seulement 19 ans, cumule les missions d'intérim en plus de son alternance. *«Avant, quand je voyais des militants bloquer des autoroutes sur Paris par exemple, je me disais que c'était des bobos qui embêtaient tout le monde, en particulier ceux qui devaient prendre la voiture pour aller travailler.»*

BANLIEU CLIMAT : UN PUISSANT LEVIER POUR UNE PRISE DE CONSCIENCE

Mais, depuis, l'eau a coulé sous les ponts. Nahel a découvert l'ampleur de la crise écologique lors d'une discussion avec son ami Férès Barkat. Ce dernier a cofondé Banlieues Climat, une formation qui a pour ambition d'expliquer les causes et les conséquences du dérèglement climatique à des jeunes de quartiers défavorisés. Nahel a pu en bénéficier : *«C'est là que j'ai réalisé que, dans quelques années, le monde ne serait plus comme on le connaît aujourd'hui, avec de la nourriture et de l'énergie en abondance. Il faudra sûrement faire des sacrifices pour vivre correctement»*, nous confie l'étudiant. Une façon de s'engager pour Nahel depuis qu'il prend les questions environnementales au sérieux? Former les jeunes de quartier, leur transmettre ce qu'il vient d'apprendre.

QUAND SOBRIÉTÉ ÉCONOMIQUE RIME AVEC SOBRIÉTÉ ÉCOLOGIQUE

Un avis partagé par Badr, lui aussi formé par le programme de Banlieues Climat. Du haut de ses 20 ans, l'étudiant en conception industrielle avait pris conscience de la crise climatique avant même la formation de

Féris Barkat : *« Quand j'étais petit, je me souviens de semaines entières de neige en hiver alors que maintenant, certaines années, il n'y a que 2 ou 3 jours par an... »*

Comme Nahel, il a grandi en banlieue de Strasbourg et vient d'un milieu modeste. Il admet lui aussi que, dans les quartiers défavorisés, l'écologie n'est pas une priorité : *« Ce n'est pas vraiment une question qu'on se pose. »* Avec une bourse étudiante de moins de 500 euros par mois et ses économies de jobs d'été pour seuls revenus, il explique qu'un mode de vie écologique est surtout plus souvent subi que choisi : *« Quand on vient d'un milieu modeste, on essaie de ne pas gaspiller, on est écolo sans le vouloir ! »* s'amuse-t-il.

Ludmilla fait le même constat. À 19 ans, elle est contrainte de vivre chez ses parents au Pays basque, faute de revenus suffisants pour se loger. *« Je pense que c'est plus facile quand on n'a pas beaucoup d'argent de faire attention. Par exemple, j'achète peu et de préférence de seconde main. C'est moins cher que le neuf et en plus c'est écologique. »* Elle en est persuadée, sa situation financière n'est pas incompatible avec ses convictions écologiques, bien au contraire. Pour elle, les personnes à l'aise financièrement auraient même des pratiques plus polluantes que les autres : *« Quand on a beaucoup d'argent, on peut se permettre d'acheter tout et n'importe quoi sans se*

poser de questions, ce qui n'est pas très bon pour l'environnement. » Une réflexion en adéquation avec de nombreuses études, dont celle de l'Observatoire français des conjonctures économiques⁴. Cette dernière révèle que, plus un ménage se situe haut sur l'échelle des revenus, plus ses émissions de gaz à effet de serre sont importantes. Non seulement les plus pauvres polluent moins, mais ils sont aussi les premiers à souffrir des conséquences du changement climatique. Îlots de chaleur urbains, logements surpeuplés et mal isolés, pollution de l'air, etc. : De nombreux jeunes défavorisés sont directement concernés. Et leurs moyens financiers limités ne semblent pas être un obstacle à la mobilisation, au contraire : pour beaucoup, justice sociale rime avec justice climatique. ●

Sophie Vanel

1. « Rapport sur la pauvreté en France, édition 2022-2023 », Observatoire des inégalités, décembre 2023.
2. « Les jeunes et l'engagement », sondage Ifop pour la Fondation de France, octobre 2022.
3. *Ibid.*
4. Paul Malliet, « L'empreinte carbone des ménages français et les effets redistributifs d'une fiscalité carbone aux frontières », Observatoire français des conjonctures économiques, janvier 2020.





Les déserteurs : ils sont venus vous dire qu'ils s'en vont

Diplômés d'écoles d'ingénieurs, d'écoles de commerce ou de masters, de nombreux jeunes décident de quitter leur travail en raison de leurs convictions écologiques.

Un privilège dont tous les jeunes ne disposent pas, et qu'il n'est pas toujours facile d'exercer jusqu'au bout.

« **C**omme bon nombre de mes camarades, alors que la situation climatique et les inégalités de notre société ne cessent de s'aggraver, que le Giec pleure et que les êtres se meurent, je suis perdu, incapable de me reconnaître dans la promesse d'une vie de cadre supérieur qui serait un rouage essentiel du système capitaliste de surconsommation. » En 2018, Clément Choisine lors de la cérémonie de remise des diplômes de Centrale Nantes, tient ce discours qu'il met ensuite en ligne sur les réseaux. Ses mots résonnent dans l'esprit d'une génération et bouleversent les plus âgés. L'histoire aurait

pu s'arrêter là. Pourtant, en novembre 2022, 8 étudiants diplômés d'AgroParis-Tech prennent la parole à leur tour. « *Nous sommes plusieurs à ne pas vouloir faire mine d'être fiers et méritants d'obtenir ce diplôme à l'issue d'une formation qui pousse globalement à participer aux ravages sociaux et écologiques en cours.* » Pour eux, la fierté ne réside plus dans le fait d'être diplômés mais dans celui de désertier.

Plus que des discours, ce sont des actions concrètes de la part de ces diplômés qui se révèlent symptomatiques d'une certaine jeunesse. D'après un récent sondage, 92 % des jeunes sont en quête de sens dans leur travail, et la moitié a déjà entrepris une transition professionnelle¹. Un sondage de Harris Interactive réalisé en 2022 indique en outre que 7 jeunes sur 10 sont prêts à quitter leur travail pour un emploi écologiquement utile². Mais cette jeunesse qui désire rompre avec un monde du travail déconnecté des enjeux environnementaux se heurte aux difficultés qu'une telle démarche implique.

Dans son film *Ruptures*, Arthur Gosset raconte la bifurcation de 6 jeunes³. Après l'obtention de son diplôme de Centrale Nantes en 2021, il s'est lui-même détourné d'un travail d'ingénieur pour devenir réalisateur de documentaires. «*Nous ne sommes pas marginaux, nous ne sommes pas à côté de la plaque!*», témoigne Arthur. Pour son film, le jeune réalisateur a fait un tour de France et rencontré de nombreux jeunes qui ont vécu la même chose que lui. «*Ce que j'ai vu, c'est que c'était douloureux de prendre totalement conscience du changement climatique et de réussir à déconstruire son rapport à la réussite et au statut social*», affirme-t-il.

DISSONANCES

Cette douleur est en partie due à une forme de dissonance cognitive. D'après le Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL), la dissonance cognitive est un état de tension dans lequel se trouve un individu confronté à une situation contraire à ses convictions ou à ses habitudes d'agir ou de penser. C'est la situation dans laquelle se retrouvent ces jeunes qui travaillent dans des entreprises qui, selon eux, ne prêtent pas assez attention au changement climatique qui leur tient à cœur.

Léa, diplômée d'une école de commerce en 2019, a initié des changements dans sa vie personnelle et professionnelle. Elle s'était d'abord orientée vers la finance durable en travaillant dans une banque, mais s'est vite retrouvée elle aussi en situation de dissonance cognitive. «*La finance est un secteur*

particulièrement toxique et mortifère, pour les hommes comme pour la Terre», raconte Léa. Pour résoudre son mal-être, elle a démissionné et rejoint une ONG qui lutte pour remettre la finance au service de l'environnement.

La solution pour ne plus être en situation de dissonance cognitive semble simple : troquer son poste pour un métier plus en accord avec ses propres valeurs écologiques. Ce n'est pourtant pas aussi aisé en pratique. Jean, ingénieur diplômé de Centrale Nantes en 2022, a décidé de rester dans l'entreprise où il a réalisé son stage de fin d'études. Elle développe un logiciel informatique pour aider à intégrer les enjeux environnementaux dans la stratégie globale d'une autre entreprise. «*Ce n'est pas parfait, mais c'est le mieux pour moi pour l'instant*», affirme Jean. Cependant, il prévoit déjà de démissionner dans quelques années pour réaliser ce qu'il nomme une «*vraie bifurcation*» et travailler dans des associations qui défendent l'environnement.

IMPUISSANCE

Certains jeunes travaillent pour des entreprises polluantes et aspirent à changer la situation de l'intérieur. «*Je travaillais pour essayer de faire changer des multinationales. Mais je me suis rendu compte que c'était une cause perdue*», explique Nina. Pendant 2 ans, elle a travaillé dans une entreprise de conseil accompagnant les industries dans la réduction de leur empreinte carbone. Même si les questions environnementales étaient au cœur de son métier, cela ne suffisait pas pour Nina. «*J'ai ressenti beaucoup d'éco-anxiété, je me mettais beaucoup de pression en espérant changer les choses, en vain.*» Nina a démissionné.



PEUR

Un des freins principaux au changement de carrière qu'évoquent les jeunes : l'incompréhension de leurs proches. « *Un tri sélectif s'est fait* », affirme Léa en citant d'anciens amis et en soulignant l'influence de ses convictions écologiques sur l'évolution de son cercle social. « *Mes parents ne sont pas forcément d'accord, mais ils respectent ma décision* », expose de son côté C***. Dans quelques mois, C*** va quitter son entreprise, membre des célèbres Gafam, pour un mode de vie plus simple. Il va d'abord prendre le temps de réfléchir puis se rapprocher d'un groupe de gens vivant en collectif et plus sobrement. « *J'ai peur de ne pas me sentir accepté dans mon futur collectif, j'ai peur de ne pas avoir suffisamment d'impact pour réellement lutter contre le changement climatique* », confie C***. Cette peur ne le paralyse pas pour autant, Choundeh quitte son entreprise pour ne plus être en situation de dissonance cognitive : « *C'était nécessaire, au plus profond de moi, d'être au cœur du changement.* »

PAUVRETÉ

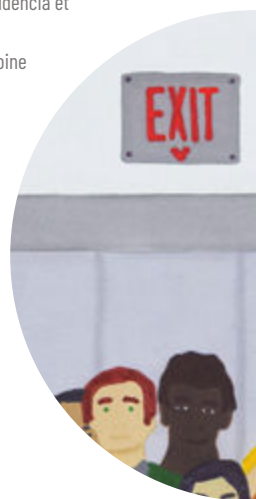
Autre changement majeur : le salaire de Choundeh va s'effondrer. Pour lui, c'est un nouveau défi : « *Ça fait longtemps que je réfléchissais à vivre de manière simple et durable en minimisant mes dépenses. Maintenant que je passe le pas, j'espère juste que ça ira.* » Quand on pose la question financière au réalisateur Arthur, il ricane : « *Je ne m'en sors pas du tout, c'est une réalité.* » Pour Nina c'est aussi compliqué, elle a quitté son entreprise il y a 6 mois et a dû retourner vivre chez sa mère. L'argent a eu raison de sa bifurcation. « *Je suis prête à retourner travailler en entreprise pour gagner de l'argent, je veux partir en voyage avec mes amis, aller boire un verre, aller au théâtre.* » Nina envi-

sageait de travailler dans des associations environnementales mais « *ça ne paye pas* ». Elle n'aura pas de mal à retrouver un travail avec son diplôme d'ingénieure. « *Au final, je fais le choix de ne pas regarder en face la vérité du changement climatique* », lance-t-elle avec une voix lassée.

Bien qu'Arthur, Léa, Jean, Choundeh et Nina ne soient pas les seuls à envisager une autre voie, la quête de sens au travail est un parcours semé d'embûches. Elle reste pourtant un luxe que seuls certains jeunes peuvent se permettre. « *Nous restons des privilégiés avec notre diplôme, mais, justement, pour moi, c'est grâce à lui qu'on peut réussir à faire bouger les lignes vers une société écologiquement juste* », conclut Arthur. ●

Maud Cadoret

1. Ameline Bordas et Mélanie Dugué, « Mieux comprendre la quête de sens au travail », Rapport d'étude d'Audencia et jobs_that_makesense, mars 2022.
2. Jean-Daniel Lévy Pierre-Hadrien Bartoli et Antoine Gautier, « Les jeunes et la prise en compte des enjeux environnementaux dans le monde du travail », étude de Harris Interactive pour Pour un réveil écologique, mars 2022.
3. Arthur Gosset, Ruptures, Spicee, 2021.





Être jeune, un atout pour inventer son métier



Âgés de 18 à 30 ans, ils ont décidé d'inventer un métier à leur image. Les projets de Larissa, Émmanuelle, et celui d'Énola, Yol et Lény sont accompagnés aux côtés de 14 autres par le programme Jeun'ESS en transition de Colibris. Ils bénéficient d'un soutien d'un an et demi pour concrétiser leur rêve. Pour eux, la jeunesse est sans aucun doute un atout pour se lancer.

LARISSA : RÉALISER UN PROJET QUI A DU SENS

Contrairement à ses camarades, pas de projet d'innovation technologique faramineux pour Larissa, tout juste diplômée en ingénierie microtechnique. Elle a en revanche lancé son entreprise, Meki, pour créer un shorty menstruel. Consciente que de nombreux programmes de soutien sont dédiés aux jeunes, elle saisit toutes les opportunités qui s'offrent à elle.

Larissa est restée assise. Ce vendredi 3 février, les jeunes porteurs de projet accompagnés par Colibris sont réunis à Paris. Ils se déplacent au centre de la pièce, entre les chaises disposées en cercle, en suivant les consignes du formateur. Ordinateur sur les genoux, Larissa pianote sur son clavier, concentrée. Depuis un an et demi, elle travaille à l'élaboration d'un shorty menstruel luttant contre les douleurs des règles grâce

à une bouillotte sèche intégrée. Un projet nommé Meki en rupture avec les attentes de son parcours. L'année dernière, Larissa a en effet obtenu son diplôme d'ingénieure en microtechnique. Pourtant, pas de projet «tech» dans les placards. Au cours de sa formation, l'étudiante de 23 ans a compris que ce secteur ne l'intéressait pas. «On me dit souvent : "Ça n'a pas de sens, tu es ingénieure, pourquoi tu veux faire ça?". Mais pourquoi vouloir forcément viser le secteur spatial? Il y a des problèmes dans la vraie vie!», s'exclame-t-elle en riant.

Ce problème est d'ailleurs très réel pour elle. Depuis l'âge de 10 ans, Larissa souffre de règles douloureuses. Si elle crée son propre projet, ce n'est pas parce qu'elle se rêve cheffe d'entreprise, mais plutôt pour donner une solution à un problème concret. «J'ai essayé des protections qui, toutes, ont une imperfection. Je crée simplement le produit que j'aurais aimé voir sur le marché», explique-t-elle avec un haussement d'épaules.



Environ 59% des entreprises et 30% des auto-entrepreneurs sont toujours actifs 5 ans après leur création en Île-de-France¹. Cette réalité, Larissa la garde bien en tête et c'est pour cela que la Francilienne saisit toutes les opportunités proposées aux jeunes. Si elle est accompagnée par Colibris, elle est aussi membre du réseau Pépites, une initiative du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche qui lui confère le statut avantageux d'étudiante-entrepreneuse. Elle a également sollicité l'aide de l'incubateur Why Not Factory qui la guide dans son projet 2 à 3 soirs par semaine. Elle s'est parallèlement engagée dans un master en entrepreneuriat à l'école de management de Grenoble. Son shorty menstruel devrait voir le jour cette année. Et, si tout se passe bien, elle envisage même de transformer plus tard sa start-up en incubateur pour d'autres femmes porteuses de projet dans le domaine du bien-être.

LE JARDIN DES GAMINS : UN PROJET AGRICOLE INTERGÉNÉRATIONNEL ET MILITANTS

Énola, 23 ans, et Yol, 21 ans, lancent un projet d'exploitation agricole en pluriactivité-saux côtés de Lény, 20 ans, et Jean-Philippe, 60 ans, le père de Yol. Conscients qu'ils ont la vie devant eux, ils s'évertuent à se laisser rêver et à ne se fixer aucune limite dans leur projet.

Enola et Yol ont toujours su qu'ils n'étaient pas faits pour ce qu'ils appellent «le système conventionnel». Exit le cursus scolaire

classique. Ils ont opté pour un lycée professionnel au sein d'une maison familiale rurale, un établissement privé associatif à taille humaine et organisé de façon collective. C'est dans cette école qu'ils se sont liés d'amitié. Leur bac «gestion des milieux naturels et de la faune» en poche, Énola, son copain Lény et Yol s'interrogent : «*Et si on montait une ferme tous les trois ? [...] C'était une sorte de rêve commun*», dit en souriant Énola. Yol en parle à son père... «*qui avait un projet similaire en tête !*» s'amuse le fils. C'est décidé : le projet sera rêvé à quatre. Une semaine plus tard, un proche transmet l'appel à projet de Colibris. Ils bricolent un dossier, sont sélectionnés. Les choses se précipitent.

«*On ne s'est fixé aucune limite, s'enthousiasme Yol. A la moindre idée qu'on avait en tête, on s'est dit : "c'est réalisable !" À notre âge, le champs des possibles est ouvert.*» Leur projet s'est néanmoins heurté au mur de la réalité. Les échéances sont plus longues qu'escompté – ils ne pensent pas pouvoir s'installer avant au moins 1 an, voire 2. Ils ont dû remettre à plus tard certaines idées, comme la création d'un écovillage, et envisagent des formations pour se perfectionner. Mais ils n'entendent pas renoncer à leurs plans. Pour eux, aucun doute : l'alliance des générations est un avantage. «*Mon père nous apporte son expertise et, nous, on apporte notre regard frais. Nous sommes très complémentaires*», témoigne Yol.

Pour le quatuor, ce projet agricole est une évidence et un acte militant. «*J'ai grandi à la campagne, les mains dans la terre, explique Énola. Je ne comprends pas que l'on puisse détruire la nature. Déjà petite, mes poches étaient remplies des papiers que les enfants jetaient dans la cour d'école.*» Yol acquiesce. «*On est jeune, on a peu de moyens financiers ; pourtant, c'est réalisable. Depuis qu'on est petit, on nous répète qu'il*

faut faire attention à la nature. On arrive à un stade de notre vie où l'on sait ce qu'il ne faut pas faire et ce que l'on ne veut pas faire. Ensuite, la question est : que faire ?» Pour les trois «gamins» et le papa : partir en quête d'un terrain dans la région Rhône-Alpes. ●

Pauline Fricot

**Émmanuelle :
du monde de l'entreprise
à guide de montagne.
« Les reconversions
sont courantes dans
ma tranche d'âge,
ça inspire ! »**

À 30 ans, Emmanuelle a quitté son poste dans une entreprise internationale pour devenir accompagnatrice de moyenne montagne. Elle a créé son propre projet, Montagne de jeux, qui sensibilise à la nature grâce au jeu. Portée par une forte dynamique de trentenaires en reconversion, elle entend faire de son travail un lieu d'épanouissement personnel.

◆ **Quel a été le déclic pour changer de voie ?**

Ça a été progressif ! J'ai commencé ma vie professionnelle en tant que formatrice commerciale. J'ai toujours été passionnée de montagne, mais ça restait un loisir. Quand un ami s'est lancé dans une préparation pour devenir accompagnateur de montagne, je l'ai suivi, au départ, juste par plaisir. Et j'ai réussi l'examen d'entrée du premier coup ! Je n'avais pas dans l'esprit de quitter mon travail, je voulais faire les deux en parallèle. Mais je me sentais de moins en moins en adéquation avec les objectifs de croissance de mon entreprise.

1. *Enjeux Île-de-France*, Publication du Centre régional d'observation du commerce, de l'industrie et des services (Crocis) de la chambre de commerce et d'industrie de Paris Île-de-France, n° 231, mars 2022.



◆ **Comment as-tu pris la décision
de quitter ton travail ?**

Devoir prendre cette décision a généré beaucoup de stress : je partais dans l'inconnu ! D'un côté, je ne savais pas si j'allais réussir à vivre de cette activité et, de l'autre, je me disais que c'était ça, la vie : prendre des risques pour faire ce que l'on aime ! En questionnant les autres, j'ai réalisé que j'avais déjà fait mon choix. Après plus de 3 ans passés en tant que salariée, j'ai quitté mon emploi en janvier 2022. Je me sens beaucoup mieux depuis.

◆ **Est-ce que le fait d'être jeune
a pesé dans ta décision ?**

Oui, pour plusieurs raisons. Je n'ai pas une situation bien installée avec des enfants, ce qui entre forcément dans la balance lorsqu'on pense à changer de vie. Les reconversions sont aussi courantes dans ma tranche d'âge, pas mal de trentenaires autour de moi ont monté leur projet : ça inspire, forcément ! Les jeunes ont aussi la chance d'être aidés et leurs projets sont souvent valorisés, ce qui est rassurant. Et puis peut-être que, plus tôt, j'aurais eu plus de mal à me sentir légitime car j'aurais eu moins d'assurance et moins d'expérience. ●



CAMPAGNE NOUVELLE (R)

LA CAMPAGNE NOUVELLE (R)

La campagne Nouvelle (R), Pour des (R)évolutions locales écologiques, démocratiques et solidaires, a été officiellement lancée en septembre 2022 et s'étend jusqu'en 2026, en lien très étroit avec toutes celles et ceux qui agissent déjà ou veulent agir. L'ambition est de démontrer que nous pouvons construire d'autres manières de faire société, à l'échelle des territoires. Et de transformer les imaginaires, rallier le plus grand nombre à la bascule écologique, solidaire et démocratique d'ici aux élections municipales de 2026, en se lançant collectivement dans de grands défis de territoire...

Pour cela, notre campagne s'articule en 3 phases.

PHASE 1 (juin 2022 - mars 2023) : **consultation**

Après un sondage grand public pour identifier les aspirations de celles et ceux qui souhaitent s'engager, nous avons animé fin 2022 une consultation nationale, afin de mieux percevoir les priorités sur lesquelles il faudrait agir et les réalités d'un grand nombre de citoyen·nes sur l'éducation, l'agriculture, l'alimentation, l'économie, l'habitat, l'énergie et la démocratie.

Nous avons recueilli plus de 2600 réponses en ligne, et plus de 1300 personnes ont participé aux échanges lors de 4 webconférences thématiques. Toute cette matière a été réunie dans un Carnet de campagne et mise en débat les 6, 7 et 8 mai 2023 lors du festival organisé à l'occasion des 15 ans du Mouvement Colibris.

PHASE 2 (mars 2023 - fin 2024) : **les défis de territoires**

À partir des priorités définies et des propositions qui auront émergé, nous invitons toutes celles et ceux qui le souhaitent à construire avec nous de véritables « défis de territoires », pour accompagner une transformation radicale de territoires, adaptée aux particularités locales et

aux enjeux écologiques, sociaux, économiques et démocratiques actuels. Ces défis doivent contribuer à relier et amplifier des dynamiques existantes.

Ces défis s'adresseront donc à la fois aux citoyen·nes, aux collectifs, aux acteurs locaux, et aux territoires (quartiers, communes, intercommunalités, bassins de vie...).

PHASE 3 (2025) : **plaidoyer pour des territoires sobres, joyeux et respectueux du vivant**

Ayant apporté la preuve qu'il est possible de vivre autrement, nous documenterons ces expériences, nous déploierons leurs récits sous des formes artistiques et pédagogiques (films, livres, revues...). Et, pour convaincre le plus grand nombre, nous porterons un plaidoyer national, avec tous les acteurs et partenaires impliqués, lors des municipales de 2026. Pour embarquer beaucoup plus largement celles et ceux qui doutent encore que d'autres chemins sont possibles et que nous pouvons les explorer, ensemble.

Pour qu'en 2026 de nombreux territoires qui ont expérimenté cette bascule transforment les imaginaires et portent leurs projets dans les urnes !



Ensemble,
mettons en place
les conditions
du changement

LE PROGRAMME JEUNES DU MOUVEMENT COLIBRIS

Au sein des jeunes générations réside un potentiel incroyable qui ne demande qu'à être entendu et soutenu et qui, si nous le saisissons, nous permettra de construire un monde différent et désirable, pour toutes et tous, en France et ailleurs, en lien étroit avec les différentes générations.

Aujourd'hui, nous voulons construire avec ces jeunes une société où le bien commun, les valeurs de coopération, de solidarité et de respect du vivant seraient des évidences.

ALLER À LA RENCONTRE DES JEUNES

Leur permettre d'exprimer leurs peurs, leurs aspirations, leurs coups de gueule et les solutions auxquelles elles et ils croient. Avec des rencontres sur les territoires et des agoras régionales et nationale.

Des rencontres sont organisées jusqu'en septembre 2023 sur tout le territoire.

- 👉 Les rencontres territoires : ciné-débats (*Demain, Animal, Bigger Than Us...*), rencontres avec des personnalités inspirantes, forums, ateliers d'écriture, world cafés, speed boats...
- 👉 Les agoras : des temps de rassemblement entre jeunes pour s'approprier de grands enjeux sociétaux, animés par l'équipe du Mouvement Colibris et mêlant plusieurs formats d'animation. Ce sont les événements clés du Programme Jeunes.

ACCOMPAGNER DES JEUNES DANS LEUR PROJET

Un accompagnement d'un an et demi de l'idéation à la concrétisation. Actuellement, 17 projets réunissant 24 jeunes sont accompagnés avec le soutien de 13 mentors bénévoles.

Totalement gratuit, le programme s'étale sur 18 mois pour accompagner les jeunes de l'émergence de leur idée jusqu'à sa mise en œuvre concrète sur le territoire.

DONNER LA PAROLE AUX JEUNES

Porter haut et fort leur parole, leurs aspirations, leurs propositions de solutions !

- 👉 Une agora nationale, comme une tribune pour affirmer et partager une vision et des solutions.
- 👉 Un numéro de la revue *90°* co-réalisé par des jeunes et dédié à la jeunesse et ce à quoi elle aspire.



Crédits photos :

Page 76 / Marc Dufournet, licence Creative Commons BY-SA

Page 77 / Mouvement Colibris

Des ressources pour aller plus loin

Livres

-  **Sois jeune et tais-toi. Réponse à ceux qui critiquent la jeunesse**, Salomé Sacqué, Payot, 2023.
Entre le chômage, la dégradation de la situation économique, la pandémie et l'urgence écologique, les jeunes doivent composer avec des paramètres inédits.
-  **Pour un soulèvement écologique. Dépasser notre impuissance collective**, Camille Étienne, Seuil, 2023.
Camille Étienne défend une écologie libératrice, portée par une puissance collective et démocratique. L'inertie est une légende, et la potentialité d'un soulèvement en est la preuve.
-  **Faire écologie ensemble. La guerre des générations n'aura pas lieu**, Léa Falco, Rue de l'échiquier, 2023.
Le premier essai de Léa Falco, voix de la Génération climat, qui appelle à un élan collectif en faveur de l'écologie.
-  **Génération désenchantées ? Jeunes et démocratie**, sous la direction de Laurent Lardeux et Vincent Tiberj, La Documentation française/Injep, 2023.
Les analyses rassemblées dans ce livre présentent un tableau approfondi des valeurs juvéniles et de leurs évolutions.
-  **Travailler moins pour vivre mieux. Guide pour une philosophie anti-productiviste**, Céline Marty, Dunod, 2023.
Pourquoi nous définissons-nous par notre emploi ? Pourquoi cherchons-nous à être toujours productifs, au travail et sur notre temps libre ? Une enquête inédite de Céline Marty.
-  **Bifurquer par temps incertains**, Laure Noualhat, Tana, 2023.
L'autrice vous propose un livre vivant et sensible, nourri par les témoignages de pionniers de la bifurcation.
-  **Basculons ! Dans un monde vi(v)able**, Collectif, Actes Sud, 2022.
Face à la gravité des crises écologiques et l'accroissement des inégalités, de jeunes citoyens se lèvent.
-  **Génération puissante**, Bérangère Portalier (texte), Walter Glassof (illustrations), Actes Sud, 2022.
Un livre pour proposer une porte de sortie à l'urgence écologique, pour prendre en charge l'éco-stress des adolescents, les aider à trouver leur place politique et personnelle.
-  **Jeunesses. D'une crise à l'autre**, coordonné par Yaëlle Amsellem-Mainguy et Laurent Lardeux, Presses de Sciences Po/Injep, 2022.
Portraits de 6 jeunes dans la crise sanitaire à partir d'entretiens réalisés par Yaëlle Amsellem-Mainguy, Julie Couronné et Laurent Lardeux en 2020 et 2021.
-  **Génération T pour la Terre**, collectif, Terre Urbaine, 2022.
Un recueil de nouvelles sélectionnées par un jury prestigieux et écrites par des jeunes de 18 à 35 ans dont l'objectif est de faire entendre la voix de celles et ceux qui feront le monde de demain.
-  **Faut-il arrêter de faire des enfants pour sauver la planète ? Entre question de société et choix personnel**, Emmanuel Pont, Payot, 2022.
Si avoir un enfant est ce qu'on peut faire de pire pour l'environnement, faut-il y renoncer et culpabiliser pour ceux que l'on a déjà ? Entre question de société et choix personnel, Emmanuel Pont propose une enquête transdisciplinaire croisant démographie, environnement, politique et éthique.
-  **La Révolte. Enquête sur les jeunes élites face au défi écologique**, Marine Miller, Seuil, 2021.
« Vous êtes l'élite de la nation » ; « vous construirez le monde de demain ». C'est ce que l'on répète chaque jour à ces étudiants des grandes écoles. Et, pourtant, nés autour des années 2000, ayant grandi dans l'angoisse de l'urgence climatique, ils sont de plus de plus nombreux à se rebeller contre l'héritage catastrophique laissé par les générations précédentes.
-  **La Fracture**, Frédéric Dabi et Stewart Chau, Les Arènes, 2021.
Comment la jeunesse d'aujourd'hui fait sécession : ses valeurs, ses choix, ses révoltes, ses espoirs...

Livres

-  **La Génération Z aux rayons X**, Élisabeth Soulié, Cerf, 2019.
Globaux mais locaux, solidaires mais contestataires, raisonnables mais incendiaires, maintenant c'est pour toujours : les *Social Natives* nous déroutent. Enquête sans précédent sur les enfants du nouveau monde.

Revue

-  **Respect, n°4 : « Aujourd'hui, demain »**, décembre 2022.
Ce numéro donne la parole aux jeunes engagés pour le climat, à ceux qui évoluent à l'intérieur de la machine administrative pour la transformer, et aux autres qui s'engagent dans des actions citoyennes parfois radicales.

Films

-  **Animal**, Cyril Dion, 2021.
Avec *Animal*, Cyril Dion explore une diversité de formes de cohabitation harmonieuse entre les humains et l'ensemble du vivant à travers le regard de deux adolescents.
-  **Notre révolution intérieure**, Alexandre Ferrini, 2017.
Remettant en cause le monde qu'ils ont connu jusqu'à aujourd'hui, trois jeunes délaissent leur quotidien et leurs habitudes pour partir en voyage. Cette recherche de la connaissance va changer leur regard mais surtout les amener à découvrir la possibilité d'une autre existence.

Sur le web

-  **Les Soulèvements de la Terre** : lessoulevementsdelaterre.org
-  **Extinction Rebellion** : extinctionrebellion.fr
-  **Dernière rénovation** : derniererenovation.fr
-  **Sea Shepherd** : seashepherd.fr
-  **Campagne « Tu flippes » de #Onestprêt** : onestpret.com/tuflippes
-  **2030 glorieuses** : 2030glorieuses.org
-  **Parlement européen des jeunes** : pejfrance.org
-  **Les voies de demain** : colibris-lafabrique.org/les-projets/les-voies-de-demain

Des ressources au sein de Colibris

Les Groupes Locaux :
plus de 600 bénévoles actifs
colibris.link/groupelocal

Près de chez nous :
une carte collaborative libre
presdecheznous.fr

La Fabrique des colibris :
une plateforme d'entraide citoyenne
colibris-lafabrique.org

L'Université des colibris :
former le plus grand nombre
colibris-universite.org

Les Outils Libres :
pour se passer des Gafam...
colibris-outilslibres.org

Colibris Le Mag :
des idées pour construire demain
colibris-lemouvement.org/magazine

La Boutique des colibris :
s'inspirer pour agir
colibris-laboutique.org



LA FONDATION SNCF

AGIR POUR L'ENVIRONNEMENT DANS LES TERRITOIRES

La Fondation SNCF soutient l'engagement des jeunes en faveur de l'environnement pour des territoires durables. Les questions environnementales préoccupent de plus en plus les jeunes, qui n'hésitent pas à s'engager pour préserver la planète à travers des projets locaux concrets et utiles destinés à revitaliser leur territoire.

Elle accompagne des projets visant à :

- 👉 les sensibiliser à l'éducation à l'environnement (grâce à des ateliers sur la préservation de la nature, les modes de consommation durables, la lutte contre le gaspillage...);
- 👉 les encourager à pratiquer l'économie circulaire dans leur quotidien (via des initiatives sur la réparation et le réemploi d'objets, le troc, le compostage...);
- 👉 favoriser leurs initiatives locales en faveur de l'environnement (opérations de ramassage des déchets, création de jardins potagers biologiques ou collecte de bouteilles...).

Acteur majeur du mécénat d'entreprise et de l'intérêt général en France, la Fondation SNCF soutient depuis 25 ans de nombreux projets associatifs en faveur de publics fragilisés. À travers son engagement solidaire et citoyen, elle contribue plus que jamais aux missions de cohésion sociale, territoriale et d'inclusion du Groupe SNCF, partout en France, en interaction avec ses salariés. Sa mission : l'insertion des jeunes dans la société pour construire avec eux un avenir durable, en établissant des partenariats avec des associations permettant aux jeunes de trouver leur voie, professionnelle et citoyenne, et d'agir pour l'environnement dans les territoires. Une mission rendue possible grâce à un réseau ancré dans les territoires, initiant les actions de la Fondation au plus près des besoins et des acteurs locaux; et à l'engagement des salariés SNCF auprès des associations partenaires de la Fondation, en mécénat de compétences et notamment dans des actions de mentorat.

La Fondation s'allie à des partenaires innovants, experts de l'environnement, plaçant les jeunes au cœur de l'action.

Elle s'engage aux côtés des Colibris pour une durée de 3 ans en soutenant le programme « Impulser une nouvelle génération de Colibris », qui organise des agoras locales et une agora nationale pour partager les aspirations, comprendre les enjeux liés à la transition éducative et écologique et accompagner une jeunesse engagée en faveur de l'environnement.

De plus, grâce au soutien financier et au mécénat de compétences, ce programme permet d'accompagner sur 18 mois une promotion de 30 jeunes qui veulent passer à l'action avec la Fabrique des colibris.

Les jeunes qui ont élaboré ce numéro

1 **Valentin Bertron**

Valentin Bertron est un «jeune déserteur». Après avoir obtenu son diplôme de l'IEP de Lyon en 2017, il a rejoint l'écovillage de Hameau des Buis, en Ardèche, où il a vécu pendant deux ans. Il a fondé l'Institut de Tramayes avec des collègues enseignants puis a rejoint le Mouvement Colibris en tant que coordinateur de la société apprenante.

2 **Mélanie Brisard**

Mélanie Brisard est coordinatrice du réseau des animateurs à Nos Vies bas carbone. Précédemment, elle a travaillé à la communication de plusieurs associations (Oxfam, Sidaction, le Mouvement Colibris). Elle garde trace de son parcours initial en lettres et sciences humaines en continuant d'écrire des articles et de la fiction.

3 **Maud Cadoret**

Après avoir étudié le génie mécanique à l'université de technologie de Troyes, Maud Cadoret rejoint l'École supérieure de journalisme de Lille et se reconvertit dans le journalisme scientifique. Elle collabore aujourd'hui avec diverses rédactions journalistiques et télévisuelles : *Le Blob*, *Le Monde de Jamy*, *Industrie & Technologies* ou encore *Ouest-France*.

4 **Aude Cazorla**

Aude Cazorla suit une formation à l'Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine (IJBA). Elle s'intéresse aux liens entre l'écologie et les questions sociales et s'engage dans un journalisme qui met en lumière les solutions pour aider à résoudre ces problèmes.

5 **Pauline Fricot**

Pauline Fricot est une jeune journaliste indépendante passionnée par l'écologie et la justice sociale. Elle est passée par la filière scientifique de l'ESJ Lille pour acquérir les compétences nécessaires à l'exercice de son métier.

6 **Florian Gourdin**

Florian Gourdin est en formation de journaliste à l'IJBA. Il est particulièrement intéressé par les sujets liés à l'écologie, notamment l'actualité environnementale, l'histoire des luttes environnementales, la philosophie de l'environnement et la dimension sensible du rapport à la nature.

7 **Margaux Longeroche**

Margaux Longeroche suit une formation de journaliste à l'IJBA. Elle souhaite devenir journaliste radio et podcasteuse et s'intéresse particulièrement aux questions sociales et environnementales.

8 **Sophie Vanel**

Formée à l'ESJ Lille, Sophie Vanel est journaliste scientifique spécialisée dans l'environnement depuis 2022. Elle souhaite alerter les gens sur les problématiques liées au dérèglement climatique tout en leur présentant des solutions pour un monde plus respectueux de l'environnement.

9 **Marine de Francqueville**

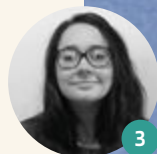
Formée à l'école nationale supérieure des arts décoratifs (ENSAD), Marine de Francqueville est animée par l'envie de raconter la société d'hier et d'aujourd'hui à travers l'illustration, la bande dessinée et le cinéma d'animation. Elle a publié sa première bande dessinée en 2021, *Celle qui nous colle aux bottes*, aux éditions Rue de l'Échiquier, elle travaille pour l'émission *Karambolage* diffusée sur Arte et monte actuellement un spectacle pour enfants sur l'écologie.



1



2



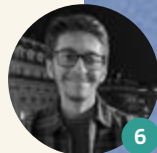
3



4



5



6



7



8



9



VERS UNE NOUVELLE (R)



colibris
LE MOUVEMENT



***Pour des
(R)évolutions
locales, écologiques,
démocratiques
et solidaires !***

Créé en 2007 sous l'impulsion de Pierre Rabhi et quelques proches, le Mouvement Colibris est un mouvement citoyen qui œuvre à l'émergence d'une société écologique et solidaire, radicalement différente, en favorisant le passage à l'action individuel et collectif. Persuadé que chacune et chacun détient une part de la solution, il accompagne ainsi des milliers de personnes et de nombreux collectifs, partout en France, qui imaginent ensemble un nouveau modèle de société basé sur les valeurs de sobriété heureuse, de coopération et de respect du vivant.

Aujourd'hui, face à l'ampleur de la catastrophe écologique et humaine et à l'inaction de la classe politique, le Mouvement Colibris change d'échelle avec la campagne Nouvelle (R). Celle-ci vise à faire converger toutes ces actions pour amplifier les dynamiques de transformation déjà à l'œuvre dans les territoires, pour des (R)évolutions locales, écologiques, démocratiques et solidaires. En rassemblant les acteurs locaux et en incluant le plus grand nombre, l'association veut renforcer le pouvoir citoyen pour amorcer de véritables bascules des territoires.

Pour accompagner cette ambition, la revue 90° analyse et raconte la puissance de celles et ceux qui, individuellement ou collectivement, inventent de nouvelles manières de penser, d'agir et de faire société.

90°

LA JEUNESSE DU MONDE QUI VIENT

Si la jeunesse arbore aujourd'hui 1000 visages, elle semble souvent prendre l'urgence climatique au sérieux et tenter de réinventer les règles pour se bâtir un avenir viable sur la planète. La jeunesse est donc au cœur de la question écologique. Mais dans quel sens exactement? Qui sont les jeunes, quels mondes veulent-ils construire, à quoi rêvent-ils et de quoi sont-ils faits? Ce troisième numéro de 90°, entièrement écrit par de jeunes journalistes, propose une plongée dans les aspirations et les réalisations de cette jeune et énigmatique génération des 18-25 ans.



9782363833884

PRIX : 10€